

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50

On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 4.

JEUDI, 25 JANVIER 1883

Prix du numéro : 7 centims.—Annonces, la ligne : 10 centims

Toute communication doit être affranchie.

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

GRAVURES : Le carnaval.—Les huitres, par Pascal Poirier.— Les dieux et leurs habitants (suite), par Giulio.—L'Académie Française et la Société Royale du Canada.— Nos gravures : La porte Saint-Georges à Nancy ; Noël ; Les ambassadeurs Malgaches.—Manifeste du prince Napoléon.—Désastre en Chine.—Notes commerciales.— Le suicide du comte de Wimpffen.—Choses et autres.— Poésie : Au bord de la mer, par Ch. Perotte Deslandes.— Envers et contre tout, par André Gérard (suite).— L'invalides.— Nouvelles diverses.— De tout un peu.— Les échecs.— Variétés.— Le jeu de dames.

TEXTE : Angleterre—Noël au bon vieux temps.—Angleterre : Noël des enfants assistés à l'hospice de Londres.—Paris : Les ambassadeurs Malgaches.

LE CARNAVAL

Nous voilà en plein carnaval ; tout Montréal s'amuse ou est censé s'amuser ; c'est ce que pensent ceux qui nous voient de loin, à travers le prisme de leurs espérances déçues. On doit bien s'étonner de savoir que les journalistes ont le courage, par ce carnaval joyeux, d'y tenir le plus. Donc, le carnaval fait rage et l'on s'amuse : Courses sur la glace, promenade sur la neige, spectacle du palais de glace, bal sur la... non, au Windsor—tout est à la glace, moins sans doute les danseurs, les promeneurs et les *sportsmen*.

Quelques journaux ont exprimé leur doute sur l'à-propos d'exhiber à l'étranger ces tableaux avec cadres de frimas. N'y a-t-il pas là trop de couleur locale ? Nous dépensons chaque année des sommes considérables pour attirer des immigrés au milieu de nous. En leur montrant notre pays avec ses neiges, avec des fêtes dignes des régions arctiques, ne défaisons-nous pas notre ouvrage ? Le froid n'a rien d'attrayant pour l'Européen, et si nous prenons la peine de lui peindre le froid sous des formes exagérées n'aura-t-il pas horreur de notre pays, même si nous lui apprenons que nous trouvons moyen de nous amuser au milieu des montagnes de glace ? Il importe donc de veiller à ce que nos amusements ne fassent pas échec à notre propagande colonisatrice.

Les Européens connaissent peu ou mal notre pays ; et lorsqu'ils se mêlent de l'étudier ils font souvent fautive route. Ne les aidons pas à dérailler.

Le carnaval à la glace peut leur inspirer toutes espèces d'exagérations sur le Canada. La promenade du bœuf gras leur aurait donné une idée bien plus favorable du pays et de notre civilisation !

Il paraît que les Québécois qui s'étaient aussi mis en tête de fêter le carnaval, se sont aperçus qu'ils allaient nuire à leur pays. Ils ont, dit-on, décidé d'ajourner le carnaval au mois de juillet—par patriotisme.

On pourrait trouver quelque part nos craintes ridicules ; croire que nos palais de neige, nos courses sur la glace ne produiront aucun effet fâcheux. Nous aimerions à le croire. N'oublions pas néanmoins que les petites causes engendrent souvent de grands effets. Les étrangers nous jugent comme nous nous présentons à eux. Beaucoup nous prennent pour des sauvages. A qui la faute ? Pourquoi envoyons-nous en Europe les mille riens assez insignifiants que fabriquent nos Iroquois et nos Hurons ? On croit là-bas que c'est tout l'art du Canada.

Dans un musée de Paris, se trouve un costume sauvage avec cette inscription : "Costume sauvage porté par M. X...., missionnaire au Canada." Les trois quarts des Français qui admirent ce vêtement, se figurent que c'est le vêtement national des Canadiens. Ils restent dans leur esprit, grâce à ce bon M. X...., avec l'impression que le Canada est un pays sauvage.

Ne nous faisons pas plus sauvages ni plus glacés que nous le sommes, et ne nous amusons pas de façon à nuire à la réputation de notre pays à l'étranger.

Laissons cela à la plupart des voyageurs anglais ou français qui nous honorent de leur présence et qui font déjà trop bien leur besogne.

LES HUITRES

Un soir, au café Procope, après avoir épuisé un sujet de comparaison entre la France et le Canada—il s'agissait de savoir lequel, de Paris ou de Montréal avait le meilleur service de pompes à incendie—mon contradicteur, un auteur inédit, vivant de sa plume, me dit très sérieusement : "Votre service du feu et vos pompes à incendie sont supérieurs aux nôtres, soit. Je ne le conteste plus. Quand on arrive de Montréal, il est entendu que rien sous le soleil n'est comparable à vos raquettes, et que les douze pieds de neige sous lesquels vous êtes ensevelis pendant six mois de l'année, vous donnent des jouissances transies, dont nous autres, pauvres Français, nous n'avons aucune idée.

"Il est cependant un point sur lequel nous l'emportons certainement sur vous.

—C'est très possible, répondis-je, en songeant au dernier incendie de Québec, dont, heureusement, il n'avait jamais entendu parler.

—Pour vous prouver ma thèse, continua-t-il, je n'emploierai point d'arguments que vous puissiez contester ; ma dialectique sera telle que Socrate lui-même, le père de la dialectique, ne la désavouerait pas. Garçon, deux douzaines de *gravettes*."

Il faut vous dire que les *gravettes* sont des huitres provenant du banc de la Hillon, et réputées les meilleures de France.

J'avais déjà goûté à des huitres françaises, aux *vertes*, qui ne sont pas très excellentes, et aux *mareunes*, que j'aurais grand tort de mépriser.

Quant aux *gravettes*, je dois avouer que je les trouvai délicieuses, arrosées qu'elles furent d'un petit vin de Chablis, créé et mis en bouteille pour la plus grande délectation des gourmets, mais non pas délicieuses au point de trahir pour elles mon pays.

—Eh bien ! me dit mon amphitryon, manifestement convaincu du succès de sa dialectique, qu'en pensez-vous ?

—Tout le bien possible. Vos huitres sont à la hauteur de la plus enviée réputation. Selon moi, elles vont presque de pair, ce qui n'est pas peu dire, avec nos *miramichis*.

— Vos *miramichis*, qu'est-ce que c'est que ça ?

—De très bonnes huitres, prises à l'embouchure de la rivière du même nom. Mais il ne faut pas confondre ; il y a *miramichi* et *miramichi*, comme il y a *fagot* et *fagot*. Celles qui proviennent du côté de Nigaoëque et de Tabisintac, ou même de la Pointe-Chimnâque, c'est-à-dire de la région où la rivière se confond avec le détroit de Northumberland, sont de beaucoup préférables aux autres, comme saveur et comme goût. Les vôtres ressemblent plutôt à celles que nous trouvons en remontant la rivière, en amont de l'île aux Bexis, lesquelles, quoique inférieures, ont certes aussi leur prix.

—Mais que me chantez-vous là avec vos *nigaoëques*, et vos *miramichis* et vos *bexis*, s'écria-t-il exaspéré ? (*)

—Je veux vous faire connaître nos huitres, comme vous venez de me faire connaître les vôtres. Le procédé n'est pas le même, voilà tout. Par exemple, avez-vous jamais mangé des *malpèques* ?

—Jamais de la vie.

—Les *malpèques*, selon moi, n'ont qu'un défaut, c'est d'être pêchées, ainsi que les *bedèques*, et toutes les huitres de l'île du Prince-Edouard, au reste, sur un fond vaseux, glaiseux, ce qui fait que leur coquille est sale au toucher. Mais si jamais rude écorce cache de nobles entrailles, c'est bien ici le cas de le dire. Je voudrais connaître le procédé de conservation qu'employa Apicius, lorsqu'il fit parvenir à Trajan, alors en Perse, des huitres d'Italie, aussi fraîches qu'à leur sortie des eaux du lac Lucrin, et, à mon retour en Amérique, je vous expédierais un baril de nos *malpèques*. Vous les déclareriez, j'en suis sûr, les plus délicieuses huitres du monde. Car les *malpèques*, pour n'être pas supérieures aux *nigaoëques*, ne sont cependant pas égales par aucune de vos huitres de France.

—Comment dites-vous ?

—Je dis que vous n'avez pas d'huitres en France

(*) Tous ces noms, quelque peu baroques, sont ceux des endroits où l'on pêche les huitres.

qui valent nos *malpèques*, quoique celles-ci soient manifestement inférieures aux *tatamagouches* et aux *malagâches*, dans le comté de Colchester, et aux *pugwâches*, dans le comté voisin. Mais au-dessus de tout cela, continua-t-il en m'échauffant, et il me semblait que mon enthousiasme gagnait mon interlocuteur, au-dessus de tout cela, il y a la *bouctouche*, véritable perle entre les huitres ; la *Saint-Simon*, seule digne d'être appelée "truffe de la mer," la *caraquette*, sa voisine, qu'on eut servi dans un plat d'or aux dieux de l'Olympe, si les dieux de l'Olympe en avaient soupçonné l'existence ; la *gédâique*...

Je me retournai pour voir l'effet de ma tirade sur mon homme : il était parti, et, dans sa précipitation, il avait oublié de payer la note, que je dus solder, 12 francs 50 centimes.

* *

Chaque pays, chaque nation a son orgueil national, qui consiste en un sommet à la hauteur duquel aucune nation rivale ne peut arriver. Ontario a Hanlan, le rameur ; Québec a ses érables et ses "cabanes à sucre ;" les provinces maritimes ont leurs huitres.

L'huitre est une production cosmopolite que les peuples ont plus ou moins appréciée, en raison de leur civilisation. Le triomphe de l'huitre à Athènes est d'avoir *ostracisé* Aristide, surnommé le Juste. A Rome, elle n'est arrivée à son complet épanouissement qu'aux grands jours de l'empire. Elle partagea longtemps, avec les successeurs d'Auguste, les honneurs divins. Juvénal, qui marqua de son fouet sanglant les épaules nues de Messaline, et qui sillonna le visage des affranchis puissants des empereurs, désarma devant la sérénité de l'huitre, qu'il chanta dans je ne sais plus la quelle de ses satyres.

* *

Et cependant, comme je viens de le dire, les meilleures huitres du monde sont incontestablement les nôtres. Les savants, pour frustrer notre grande confédération canadienne, feignent de les ignorer. Quand ils en parlent, ils les désignent sous le nom de *ostrea borealis*, comme pour en faire hommage aux Esquimaux. Je réclame pour elles le nom de *ostrea canadensis*. Puisse ce nom latin les dédommager de leur nomenclature barbare, horripilante, qui tue leur réputation à l'étranger. Pugwâche, Pointe-Chimnâque, Aboujâgane, pour désigner ce que la nature a fait de plus divinement délicieux ! Car ce qui constitue la supériorité de nos huitres, ce n'est pas leur quantité, les bancs en sont presque épuisés ; ce n'est pas non plus les lois du gouvernement qui les protègent, la plupart de ces lois sont stupides, appliquées à notre pays ; c'est une supériorité intrinsèque, intérieure, c'est leur piquant, c'est ce goût exquis, appétissant, agaçant, lascif, inénarrable, dont ceux-là seuls qui ont savouré des *bouctouches* ou des *caraquettes* fraîches se forment une idée.

Pour qui a goûté des deux, les huitres de France sont flasques, comparées aux nôtres. Les meilleures de l'Angleterre, les *emsworth-natives*, les *miltons*, n'en approchent pas même. Il faut aller en Irlande pour trouver, dans les *carlinfords*, quelque chose qui arrive à l'épaulé de nos *Saint-Simons*. Quant aux huitres de *New-York* ou de *Baltimore*, elle n'entrent pas en ligne de comparaison. Personne au Canada, même parmi les plus perdus de réputation gastronomique, ne voudrait ou ne pourrait en consommer sa douzaine autrement qu'en "soupe," ou avec force assaisonnement et condiments. Or, la cuisson ou les condiments appliqués à l'huitre canadienne, c'est, en statuaire, vouloir substituer la terre glaise au marbre de Carrare, c'est prétendre relever la beauté d'une Vénus grecque en la drapant d'un calicot de dix sous.

Ce serait une hérésie culinaire inconnue de nos bords, hérésie contre laquelle s'élèverait, dans un anathème universel, le corps puissant de nos gastronomes.

Tout ce qu'une saine gastronomie peut tolérer ou permettre, c'est d'entremêler avec nos huitres un petit vin blanc, le Chablis ou le Meursault sont préférés. Les Anglais y ajoutent le *porter*, et les Allemands le *lujer-beer*. Les malheureux !

* *

C'est un fait constaté dans l'histoire naturelle que

plus on remonte vers le nord, plus ce testacé bivalve a de vertus gustatives. Les huîtres des pays chauds, celles de l'Afrique, par exemple, sont absolument inférieures. Les Romains abandonnèrent celles d'Italie aussitôt qu'ils eurent accès, grâce aux conquêtes de César, qui, pour cette considération, fut nommé dictateur du monde entier, aux huîtres de la Gaule. Celles-ci, à leur tour, cédèrent l'empire aux acéphales de l'Angleterre et de l'Irlande.

C'est tout simplement une question de latitude.

En suivant cette progression, les huîtres du pôle Nord doivent donner, aux phoques et aux ours blancs de ces parages, des jouissances inconnues aux amphibiens de notre zone tempérée.

Ce point-là—la supériorité des huîtres boréales—est très important à établir, maintenant surtout qu'il est prouvé par les récentes découvertes de M. Olsen qu'il existe dans les régions du cercle polaire des bancs d'huîtres inépuisables. On ne demandera plus, à chaque sinistre survenu dans ces contrées de glace, à quoi servent ces expéditions au pôle Nord, qui ne sont en fin de compte que des hécatombes choisies par les gouvernements soi-disant civilisés. A quoi elles servent ? A frayer aux gourmets des cinq continents le chemin des grandes battures d'huîtres ! A reculer les barrières de banquises qui nous interdisent l'approche de ce nouveau jardin des Hespérides ! A justifier ce grand mot de Voltaire, si peu compris de son siècle, et qu'il faut, même dans le nôtre, modifier pour le faire entendre :

« C'est du Nord aujourd'hui que nous viennent les huîtres ! »

* * *

Nos huîtres s'en vont ! Caraquette qui, il y a vingt ans, exportait 20,000 barils d'huîtres au Canada, n'en a pas exporté 2,000 l'année dernière. Dans dix ans, les grandes huîtres de Bedce et de Malpec seront épuisées complètement, comme le sont, ou à peu près, les bancs de Shédiac, de Boutouche, de Shemogoui, et généralement tous ceux du littoral du Nouveau-Brunswick, à partir de Miramichi en allant jusqu'à Pictou.

Pendant qu'en France l'industrie du parcage artificiel, de l'ensemencement et de l'élevage des huîtres prend de l'importance d'année en année, au point de compter ses revenus par millions de dollars, et de transformer en établissement populeux et florissants des grandes étendues du littoral autrefois désertes et réputées inhabitables ; pendant que la Virginie, le Maryland et New-York emploient des véritables armées d'hommes et de femmes à draguer, ouvrir, mettre en boîte et expédier aux quatre coins du continent des milliards de ces savoureux mollusques, le Canada n'a pas un seul parc ou vivier artificiel pour la reproduction des huîtres.

Or, tout le monde au Canada mange des huîtres. Rien que pour l'approvisionnement de nos grandes villes, Montréal, Québec, Toronto, Ottawa, Hamilton, nous payons des milliers de piastres par semaine à Baltimore et à New-York.

Il y a des fortunes à faire pour les *amarcilleurs* qui s'aviseront un jour de pratiquer la culture de nos bancs d'huîtres, et des bénédictions à amasser. Sans compter que c'est une ressource nationale qui périclite, faute d'exploitation.

Le gouvernement fédéral, rouge ou bleu, a fait des lois pour la protection de nos huîtres. Ces lois, fruits de longs tâtonnements et de nombreux inspecteurs *ad hoc*, se résument à ceci : Défense de pêcher des huîtres à partir du premier de mai jusqu'au premier de septembre.

Résultat : jamais la destruction de nos huîtres n'a été aussi rapide et aussi complète que depuis l'application de ces règlements.

Parce qu'en France, en Angleterre et aux Etats-Unis un semblable règlement existe, on a cru faire merveille en l'appliquant ici, sans considérer si ce qui convient à la Virginie peut convenir aussi bien au Nouveau-Brunswick, où les glaces *prennent* en novembre et fondent en avril.

Qu'on laisse donc pêcher des huîtres en été, au risque de faire mourir d'horreur ceux qui s'imaginent encore que les huîtres sont *poison* pendant les mois qui n'ont pas d'*R*, et que, par exemple, l'on prohibe la pêche sur la glace. C'est l'hiver qui tue nos huîtres. Voici comment : Pour faire la pêche, dans notre pays, au lieu de se servir d'une drague, comme en France, en Italie, aux Etats-Unis, on se sert de râteaux armés de longues dents de fer. Le pêcheur, ayant fait "engraver" ou mordre son râteau sur les fonds, ou la "batture", comme disent les Acadiens, l'en retire chargé de coquillages morts et vivants de toutes dimensions. Si c'est l'été, après avoir trié les huîtres, il rejette le contenu de son râteau à l'eau ; mais si c'est l'hiver, il laisse tout sur la glace, sauf les huîtres qu'il a mises dans son panier. Or, les débris qu'il laisse ainsi geler et périr sur la glace, ce sont des coquillages morts auxquels sont attachées des petites huîtres qui peuvent se compter par milliers. Des experts assurent que la semence d'une seule huître contient jusqu'à 500,000 ovaires.

A ce taux-là, des milliards d'huîtres sont tuées à leur naissain par nos pêcheurs, l'hiver. C'est là une des

causes de la destruction de nos huîtres, et peut-être la plus active.

* * *

Je parlais tout à l'heure des inspecteurs du gouvernement dont les rapports ont servi de bases aux règlements établis pour la protection des huîtres. Quelques-uns de ces inspecteurs sont eux-mêmes de véritables... perles.

L'autre jour, je lisais le rapport d'un nommé Hunter-Duvar, bien connu comme dramaturge et comme "scholar" dans toute l'île du Prince-Edouard. Il y a des ineffabilités dans le mémoire de cet inspecteur.

Il commence par déplorer l'ignorance du public "incapable, dit-il, de comprendre que l'huître n'est pas bonne à manger, l'été." Puis il voudrait, "pour des raisons d'hygiène, que la vicieuse inclination de manger des mollusques impurs fut réformée."

Molusque impur ! Une huître !

Savez-vous où cet inspecteur philanthrope a pris cette impureté qu'il trouve dans les huîtres ? Dans sa Bible, où il a lu, sans doute, que la loi mosaïque défendait, comme aliment impur, l'usage de tout poisson n'ayant ni ouies ni nageoires.

Moïse devenu *collaborateur* de Hunter-Duvar ! Décidément Elie Berthet a trouvé un compagnon d'infortune.

Seulement, qu'on ne s'étonne plus si nos bancs d'huîtres s'épuisent.

PASCAL POIRIER.

LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

(Suite)

VI

L'ANNÉE DE SATURNE ET SES SAISONS ; FICTION ET RÉALITÉ.
CHALEUR INTERNE ET NEIGES POLAIRES

La distance de Saturne au Soleil n'influe pas moins sur ses années que sur ses jours. Plus une planète est éloignée de son centre d'attraction, plus grand est l'orbite décrit par elle autour de ce centre et, par conséquent, plus long est le temps qu'elle emploie à le décrire, ou, ce qui revient au même, plus long est le cours de son année. Saturne accomplit sa révolution complète autour du Soleil en 29 ans et 166,97 jours terrestres. Ce serait là une année peu en rapport avec nos usages, peu même, il faut l'avouer, en rapport avec nos idées : pensons-y un peu, une année de 25,000 jours saturniens !

Quant aux saisons, on pourrait parler plus pertinemment de leurs différences et de leurs causes, si le peu d'influence calorifique, exercée par le Soleil sur la planète, ne nous contraignait à éloigner toute idée d'analogie entre la Terre et Saturne sous ce rapport. L'axe de rotation de Saturne est à peu près incliné comme celui de notre globe. Il s'ensuit que la différence entre l'influence du Soleil doit suivre, dans le cours de l'an saturnien, la même proportion que nous observons sur la Terre dans les latitudes correspondantes : de là une succession de saisons qu'on pourrait appeler des noms ordinaires de printemps, d'été, d'automne et d'hiver. Mais quelle différence dans la signification de ces mots !

D'abord, rappelons-nous que l'année de Saturne vaut, par la longueur, vingt-neuf des nôtres. Par conséquent, pendant que sur la Terre, chaque saison ne dure qu'un quart de l'année ou trois mois, en Saturne, chaque saison est de sept de nos années. Sept ans de printemps ou d'automne ! Voilà certes un plaisir que nous, pauvres habitants de ce bas-monde, n'avions même pas osé rêver ! Mais là-haut aussi, cette agréable saison, quelle qu'elle soit, a un terme ; et un hiver de sept ans continus vient d'une main inexorable équilibrer les plateaux de la balance. Si un pôle de Saturne jouit d'une aurore constante pendant quatorze ans, comme notre pôle pendant six mois, il reste aussi, quatorze années durant, enseveli dans les ténèbres et les glaces d'une nuit profonde.

Mais la différence de durées et la différence de constitutions qu'elle entraîne nécessairement pour les organismes végétaux et animaux du monde saturnien, n'importe pas une différence substantielle entre les saisons de cette planète et celles de la terre. Il ne saurait pourtant y avoir entre les unes et les autres aucune ressemblance ni même aucune analogie, aux yeux de celui qui penserait un moment à l'immense distance à laquelle cette planète se trouve du Soleil. Flammarion sacrifie évidemment la science à la poésie et entraîne la poésie elle-même dans les régions de l'absurde, quand il nous représente les climats de Saturne divisés, comme ceux de la Terre, en zones torrides, tempérées ou glaciales. Si la distinction des zones vient de l'inclination sous laquelle les diverses latitudes se présentent aux rayons du soleil, leur caractère absolu et leurs dénominations proviennent de l'intensité de chaleur qu'elles reçoivent en réalité de cet astre. Or, comment appeler *torride* ou brûlée la région équatoriale de Saturne, où la température moyenne, telle que produite par le Soleil, ne s'élève pas au-dessus d'un quart de

degré ? Autant vaudrait dire que notre Baie d'Hudson, le Labrador, la Lapéonie et autres régions comprises dans le cercle polaire arctique sont, elles aussi, dans une zone torride !

La chaleur que Saturne reçoit du Soleil n'est, comme nous avons dit, qu'un centième de celle qui tombe sur notre globe. Si donc nous gardons la même proportion pour les latitudes correspondantes, la température moyenne, qui est de 25 degrés C... dans nos régions tropicales, se trouve réduite à un vingt-cinquième de degré dans les régions tropicales de Saturne. Et alors, il est évident pour tous, que les zones tempérées de Saturne jouissent d'un climat pareil à celui de nos cercles polaires, et que ses cercles polaires en ont un en comparaison duquel notre pôle, avec ses 40° au-dessous de zéro, serait non plus une *Boothia felice*, mais une Sicile ou une Italie. Avec de telles températures, de grâce ne parlons point d'été ou de printemps, de zones torrides ou tempérées.

Heureusement pour Saturne ou mieux pour l'homme, qui aime à se représenter sa surface comme un lieu d'habitation moins sombre et moins glacé, nous pouvons supposer que la chaleur interne de la planète supplée quelque peu à la pauvreté des rayons solaires. Les amas de vapeurs plusieurs fois signalés, et qui, tout en constituant la partie du globe de Saturne visible à nos yeux, nous dérobe au contraire toute sa masse intérieure, semble favoriser cette opinion. Mais l'hypothèse de saisons et de zones saturniennes semblables aux nôtres n'en reste pas moins sans valeur aucune, car alors la température de la surface est basée non sur la radiation solaire, mais sur la chaleur qui se répand du centre sur tous les points de la circonférence. Dans ce cas, le froid excessif de la masse entière est tempéré par une cause interne, révélée par l'état gazeux de l'enveloppe extérieure ; mais de là il y a loin à conclure à l'existence d'un sol tiède et d'une atmosphère tempérée, comme on l'a fait pourtant pour les besoins de la thèse gratuite et imaginaire d'après laquelle il y aurait en Saturne une faune et une flore complètes.

De ce que nous voyons l'abaissement de la température déterminer souvent le passage d'une substance de l'état gazeux à l'état liquide ou solide ; et de ce que nous ignorons les autres causes et conditions qui peuvent produire le même résultat, nous regardons facilement l'existence de vapeurs comme l'indice certain d'une température assez élevée. Cet indice cependant est loin d'être tel. Dans les régions les plus hautes et les plus froides de l'atmosphère terrestre, à 6,500 mètres de la Terre, se balancent librement les vapeurs dentelées du cirrus, tandis qu'à des milliers de mètres plus bas, dans un air ambiant beaucoup moins froid, les cumulus des nuages d'été se dissolvent en pluie et se réduisent en grêle. Les brumes du cercle arctique se maintiennent, elles aussi, à plusieurs dizaines de degrés au-dessous de zéro, pendant que les vapeurs tropicales se précipitent en pluie, avec autant de degrés de chaleur. Ainsi la grande masse des vapeurs saturniennes ne prouve rien, sinon tout au plus que la planète jouit d'un climat pareil à celui de nos terres polaires ou des régions les plus élevées de notre atmosphère, où la vapeur vésiculaire des cirrus se mêle dans l'air à des glaçons très petits.

A dire vrai, cette conclusion est loin de rendre souriant la perspective d'un séjour tant soit peu prolongé en Saturne. Les zones tempérées de la planète redevennent ce qu'elles nous paraissent être dès le principe, semblables, pour le climat, à nos régions polaires. Et certes, ce n'est déjà pas très attrayant. Cependant, nous devons l'avouer, cette déduction relative à des régions plongées, on ne saurait dire combien profondément, dans l'atmosphère de Saturne, péchait encore par trop de générosité. Car nous ne tenons aucun compte de la déperdition de la chaleur solaire et dans l'atmosphère elle-même et dans les brumes qui l'encombrent. Par suite de ce fait indubitable, la chaleur qui pénètre jusque-là doit être beaucoup moindre que nous n'avons dit et peut-être est-elle presque nulle.

D'un autre côté, bien que l'existence d'amas gazeux ne puisse prouver qu'une température supérieure à quelques degrés au-dessus de zéro, elle n'en exclut pas cependant une moins rigide. Ceci même peut s'admettre comme vraisemblable, surtout quand il s'agit de masses de vapeurs aussi considérables et aussi constantes que le sont celles de Saturne, sans qu'il soit nécessaire d'attribuer à la planète un climat vraiment doux, selon notre manière de concevoir.

Une dernière conséquence bien extraordinaire de l'importance qu'aurait la chaleur interne de Saturne, comme source presque unique de l'état climatique de sa surface, c'est que ce globe devrait jouir tout entier, des pôles à l'équateur, à peu près de la même température. Ainsi parler de zones tant tropicales que tempérées ou glaciales, serait, pour qui recourt à cette hypothèse, une double erreur contre la physique la plus élémentaire. Mais il y a plus. Si l'on ne tient compte que de la chaleur interne, la différence entre le rayon équatorial de Saturne et son rayon polaire étant de 6,000 kilomètres, différence de tous points respectable, il faudrait en conclure que les régions polaires, plus proches du centre incandescent, sont les moins froides,

CE QUE DE NOS JOURS ON REGARDE COMME DES SYMPTOMES DE FOLIE



Être jolte et ne pas flirter



Enlever une pelletée de neige devant la maison du voisin



Remettre un parapluie emprunté



Passer toutes ses soirées en famille



Payer un compte sans y avoir été sollicité



Rentrer ivre à la maison et être accueilli par un sourire



FRANCE—LA PORTE SAINT-GEORGES À NANCY

et les régions équatoriales, les plus glaciales. Et alors, nous aurions, dans cette planète, une série de climats gradués, mais juste au rebours de celle imaginée plus haut.

Ce serait vainement qu'on nous objecterait que les pôles de Saturne doivent être couverts de neige, attendu qu'ils sont blancs. Cette blancheur, ou, pour parler plus exactement, cette couleur bleuâtre que nous apercevons, appartient-elle réellement au noyau caché sous les vapeurs supposées opaques de l'atmosphère? Il n'y a pas de raisons pour l'affirmer et il en est qui portent à le nier. On n'a jusqu'à présent observé aucune irrégularité dans l'enveloppe extérieure de la planète; ce qui cependant aurait lieu dans la supposition. Mais, en serait-il ainsi, qu'il faudrait, d'après ce que nous avons dit plus haut, raisonner ainsi: le pôle est couvert de neige, donc le reste de la planète est dans un état plus triste encore. Dira-t-on que le pôle, étant sans nuage, perd plus vite, par le rayonnement dans l'espace, la chaleur qu'il reçoit de l'intérieur? Nous répondrons que, dans ce cas, il trouve une compensation dans la chaleur solaire qui lui arrive directement et sans obstacle. Et ainsi, en toute hypothèse, une fois admises des neiges perpétuelles sur les pôles de Saturne, on ne peut pas logiquement attribuer à son globe une température de beaucoup supérieure à celle que ces neiges elles-mêmes supposent.

GIULIO.

L'Académie Française et la Société Royale du Canada

La lettre suivante a été communiquée à la dernière réunion du Conseil de la Société Royale à Ottawa :

{ Institut de France,
Académie Française. } —
Paris, le 21 octobre 1882.

« Le Secrétaire perpétuel de l'Académie Française M. Chauveau, vice-président de la Société Royale du Canada.

« Monsieur le Vice-Président,

« J'ai reçu avec la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le trois de ce mois, le compte-rendu qu'elle m'annonçait des séances d'inauguration de la Société Royale du Canada, et je me suis empressé de porter le tout à la connaissance de l'Académie dans sa dernière séance.

« En s'organisant à la fois comme vous voulez bien le dire en imitation de notre Institut de France et en imitation de la Société Royale d'Angleterre, l'Académie Canadienne a donné aux deux nations amies un nouveau témoignage de bon souvenir et d'affectueuse estime.

« L'Académie vous remercie de l'en avoir informée et de l'avoir fait avec tant de cordialité dans un langage si élevé, si pur et si français.

« La vieille Académie de France aime à tendre de loin sa main fraternelle à la jeune Société Royale qui vient de naître au Canada, souhaitant qu'à son tour il lui soit donné dans l'avenir de se trouver après trois siècles d'existence aussi florissante que son aînée a le bonheur de l'être encore aujourd'hui.

« Oui, certainement, l'Académie a vu avec grand plaisir le nom de M. Louis Fréchette figurer sur la liste des élus de la première section. Elle se flatte de lui avoir porté bonheur en le couronnant il y a deux ans. Le choix est si bon du reste que, sans nous, vous n'eussiez pas manqué de le faire.

« Les discours prononcés dans la seconde séance d'inauguration ont été fort appréciés par mes confrères qui tous ont applaudi à leur éloquence.

« Particulièrement touchés de la sympathie que Votre illustre Patron veut bien éprouver et exprimer pour la France, l'Académie vous prie d'être auprès du marquis de Lorne, l'interprète de sa respectueuse gratitude.

« Recevez aussi, monsieur le vice-président, tous nos remerciements empressés et permettez-moi d'y joindre la nouvelle assurance de ma haute considération et de mon entier dévouement.

« CAMILLE DOUCET. »

M. Chauveau a aussi reçu des lettres de trois autres académiciens, MM. Nisard, Marmier et Pasteur, qui expriment la plus grande sympathie pour le Canada et pour la littérature canadienne.

M. Marmier, parlant de la connaissance qu'il a faite de MM. Chapleau, Fabre et Marmette, et de plusieurs autres canadiens, rappelle en termes émus les bonnes heures qu'il a passées à Québec avec M.M. Garneau, Faribaut et Chauveau, et il ajoute: « Souvent je songe à partir encore, à m'en aller bien loin, tout ce qui se passe en France corrobore souvent ces désirs d'émigration. Mais quand nous visitons ensemble la cascade de Montmorency, j'avais quarante ans; et maintenant! Il n'est pas sûr pourtant qu'un beau jour je ne m'embarque pas pour retourner sur les rives du St-Laurent. »

—On annonce que l'hon. M. Turcotte, ex-président de l'Assemblée législative, est dangereusement malade.

NOS GRAVURES

La porte Saint-Georges à Nancy

Il y a plusieurs années déjà que des tentatives sont faites pour détruire cette porte dont il a été tant parlé en ces dernières semaines. Les ministères précédents s'étaient toujours opposés à sa démolition. Victor Hugo avait protesté et la Commission des monuments historiques s'était prononcée pour qu'on n'y touchât pas. Mais, à l'avènement du ministère actuel, les choses changèrent de face, et le nouveau ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, M. Duvaux, s'étant laissé circonvenir, le conseil municipal de Nancy décida la destruction de la porte Saint-Georges, œuvre d'art Renaissance des plus charmantes. Il s'agissait de livrer passage à un tramway qui, heureusement, devra prendre une autre route. Car la décision du conseil municipal de Nancy ayant soulevé un tolle général parmi les amis des arts, le ministre s'en émut, revint sur son autorisation première, et le conseil, convoqué par le maire, et se déjugant, vient d'adopter, par 24 voix contre 10, la proposition de reclassement de la porte Saint-Georges au nombre des monuments historiques. Et tout est bien qui finit bien.

Noël

Les temps sont bien changés. Les beaux cavaliers ne déposent plus un respectueux baiser sur la joue de la timide châtelaine, ce jour-là. Les grands festins dans les châteaux féodaux, au retour de la messe de minuit, ont vécu. Les pages bariolés n'apportent plus le paon rôti, revêtu de son éblouissante parure de plumes sur les tables seigneuriales, chargées de ces *surtouts* invraisemblables, sièges de places fortes, nef et galères, jardins d'Orient, dépeints par les vieux chroniqueurs. La poésie de ces années lointaines a fui devant le moderne réveillon, célèbre dans les cabinets particuliers des cabarets à la mode. Les enfants seuls ont gardé la tradition naïve du petit soulier dans l'âtre. La jeunesse est ainsi souvent la dépositaire fidèle des souvenirs des vieux âges.

Hélas! il en est, parmi les enfants, qui n'ont ni souliers ni âtres. Il en est qui voient tristement, de leur couche d'hôpital, les rayons du soleil de Noël passer à travers les hautes fenêtres. Ne les oublions pas, ceux-là. Faisons comme les Anglais qui s'organisent en société pour faire participer les bébés pauvres aux cadeaux de *Christmas*. Et nous qui savons si bien en Canada pratiquer la charité du nécessaire, n'oublions pas l'aumône du superflu qui éclaire si gaiement de jeunes âmes qui n'ont rien fait pour souffrir.

Les ambassadeurs Malgaches

On a fait pendant ces derniers temps, dans la presse, beaucoup trop de bruit autour de la question de Madagascar, au moment surtout de la rupture des négociations entamées par les ambassadeurs de la reine Ranavalona avec le gouvernement français, pour que nous reprenions l'historique du conflit qui avait amené à Paris la présence des envoyés de la cour de Tananarive.

Bornons-nous à rappeler que, depuis de longues années, la France a des droits acquis sur la côte nord-ouest de Madagascar par les traités passés avec les chefs sakalaves qui habitent cette côte.

Ce sont des droits que le gouvernement howa a violé en établissant sur divers points du littoral des postes militaires abrités par le pavillon malgache.

D'autre part, contrairement à certaines clauses du traité de 1868 entre la France et la reine de Madagascar, le gouvernement howa méconnaissait aux Européens le droit de devenir propriétaires, en punissant des travaux forcés à perpétuité quiconque de ses sujets qui vendrait des terres aux blancs.

C'est sur cette attitude de leur gouvernement hostile à la France que les ambassadeurs malgaches avaient à fournir des explications.

Combien d'indifférents, en entendant parler de Madagascar, n'auront même pas eu recours à une carte d'Afrique pour se faire une idée de ce que pouvait être ce pays! Combien peu de gens se doutent que Madagascar est une île aussi grande que la France, la Belgique et la Hollande réunies!

Combien de monde, en revanche, voient dans Tananarive, la capitale des Howa, un amas de huttes ou de paillettes, et dans les Malgaches, ambassadeurs ou autres, des noirs plus ou moins ridiculement revêtus de costumes que revendiquerait le musée d'ethnographie.

C'était bien l'idée des curieux qui ont envahi en foule la cour du Grand-Hôtel, le jour de l'arrivée de l'ambassade à Paris, et leur déception a été grande en voyant descendre des landaux les Malgaches correctement habillés à l'europpéenne.

L'ambassade se composait de L.-E. Ravoninahitrinirivo, ministre des affaires étrangères, de Ramaniraka, et de deux secrétaires interprètes, MM. Marc Rabibisoa et Andryanisa.

Entre les quatre personnages il s'écrivait et se parlait

très correctement trois langues: le malgache, le français et l'anglais.

Ajoutons même, pour donner une idée exacte des choses, que ces messieurs étaient porteurs d'un *livre jaune*, imprimé à Tananarive même, relatant tous les incidents diplomatiques sur lesquels ils venaient s'expliquer.

Il y a cinquante ans à peine le peuple malgache était loin d'être ce qu'il est aujourd'hui, et, bien qu'il reste beaucoup à faire, il n'en jouit pas moins d'une jeune civilisation pleine d'intérêt.

Cette civilisation qui, en moins d'un demi-siècle, est venue transformer le pays, est l'œuvre des missionnaires de toutes nationalités, parmi lesquels la France est largement représentée.

On peut se convaincre, par la vue du quartier de Tananarive que nous reproduisons fidèlement d'après une photographie, de la métamorphose qui s'opère chaque jour.

Le jour où le gouvernement de la reine Ranavalona aura compris que, malgré sa prospérité, la capitale des Howas ne peut s'isoler de toute communication avec le littoral; le jour où de larges routes auront fait place aux seuls sentiers battus qui mènent de la côte à Tananarive, Madagascar bénéficiera encore davantage d'une civilisation productrice que toute l'Europe doit concourir à lui apporter.

MANIFESTE DU PRINCE NAPOLEON

Un manifeste du prince Napoléon a été affiché pendant la nuit du 15 au 16 courant en plusieurs quartiers de Paris; le *Figaro* en a publié la teneur, et a été saisi. Le prince a été arrêté, et enfermé à la Conciergerie.

Ce manifeste condamne la politique du gouvernement actuel dans les Chambres, dans l'armée, dans les finances, dans les questions religieuses; il rappelle les plébiscites, et ne veut aucun compromis avec les royalistes.

Cet événement a causé une grande excitation en France, à Paris surtout. Dans cette proclamation, qui a été affichée, le prince dit que tout va mal en France. La république n'a jamais été sanctionnée par le vote populaire et impuissante à gouverner. Il demande que le président soit élu par le peuple afin que l'exécutif soit délivré de l'influence des corps législatifs. Il ne veut aucun compromis avec les royalistes et déclare que si le comte de Chambord tentait de monter sur le trône il serait le premier à prendre un fusil et à courir aux barricades.

Le prince est accusé d'avoir commis un acte tendant à changer la forme du gouvernement. L'affaire est criminelle et est punissable de la détention dans une forteresse.

Le prince Napoléon étant décoré de la Grande-Croix de la Légion d'Honneur, subira son procès devant la première Chambre de la Cour d'Appel.

Les journaux en général approuvent son arrestation.

M. Clément, le commissaire de police qui a arrêté le prince Jérôme, est le même qui arrêta le prince Napoléon dans la maison de Maurice Richard, en 1872.

Le prince Napoléon est détenu à la Conciergerie, dans le salon du directeur de la prison, au rez-de-chaussée. Un lit et d'autres meubles ont été apportés en toute hâte de la préfecture de police et deux fenêtres ont été fermées par des planches.

Le prince est gardé par deux surveillants et deux agents de police, et deux sentinelles sont postées au pied de l'escalier conduisant de la cour intérieure dans l'appartement du prince. Personne n'est autorisé à communiquer avec lui du dehors, mais sous les autres rapports il est traité avec beaucoup de considération et de respect.

DÉSASTRE EN CHINE

Le vicariat du Hou-Pé septentrional, en Chine, après avoir déjà subi les fléaux de la famine, du choléra et d'un cyclone, vient d'avoir celui du feu.

Voici ce qu'écrivit Mgr Ezochise Banci à un directeur de l'œuvre de la Sainte-Enfance:

« J'ai de très bonnes nouvelles à vous annoncer relativement aux conversions, je vous écrirai plus tard sur ce point. Actuellement, je me trouve anéanti par le terrible désastre qui a fondu sur cette mission, désastre auquel je ne sais comment remédier.

« Le 28 du mois d'octobre, à huit heures du soir, un épouvantable incendie a répandu la tristesse et la désolation autour de nous. Dans l'espace de quatre heures, résidences, séminaires, écoles, pharmacie, une partie des orphelinats sont devenus entièrement la proie des flammes, et ce qui reste debout est fortement endommagé. Meubles, linge, calice, ciboire, provisions de bouche, vêtements, bibliothèque, etc., ont été brûlés, nous n'avons pu sauver que peu de choses, et encore de ce peu une quantité notable nous a été enlevée par des voleurs qui ont profité de la nuit pour accomplir leurs larcins.

“Maintenant, je suis avec mes missionnaires, mes élèves, mes orphelins, dans une situation lamentable, sans abri, sans habits de rechange, sans aliments nécessaires, incapable de réparer les pertes occasionnées par ce fléau destructeur, pertes qui s'élèvent à la somme de quatre-vingts mille francs environ.

“C'est à vous, mon père, que je m'adresse pour me venir en aide. Ah ! ne m'abandonnez pas dans un si grand besoin, plaidez ma cause ainsi que celle de mes pauvres enfants près des généreux bienfaiteurs d'Europe ; j'espère qu'ils auront pitié d'une si grande infortune ! Je ne vous décris point les scènes déchirantes qui ont eu lieu en cette circonstance, mon silence parlera pour moi. Je vous en conjure, ne restez pas inactif ; travaillez pour des malheureux qui ne peuvent recevoir aucun soulagement de ceux qui les entourent, le paganisme engendrant l'égoïsme.

“Plein de confiance, etc.,

“F. EZOCHIAS, vicaire apostolique
“du Hou-Pé septentrional.”

NOTES COMMERCIALES

(Du *Moniteur du Commerce*)

L'écorce de pruche vaut dans les comtés de l'Est de \$6 à \$7 la corde ; la demande en est bonne à ce prix.

La compagnie manufacturière de coton, de Stormont, a déclaré un dividende semi-annuel de 5 pour cent.

Un cultivateur d'East Bolton, Province de Québec, a vendu 900 livres de houblon à \$1 la livre.

La Banque d'Épargne de la ville et du district de Montréal a déclaré un dividende de quatre pour cent pour les six mois finissant le 31 décembre 1882.

Un fabricant de porcelaine de Kiyototo, Japon, après avoir étudié la photographie à Paris, est parvenu à reproduire sur porcelaine des photographies en couleur.

Une maison de New-York a enlevé à Boston l'un de ses meilleurs coupeurs de patrons pour modes, au prix d'un salaire annuel de \$8,000.

Il a été exporté, l'an dernier, de San-Francisco, un million de sacs de farine. Cette exportation est la plus considérable qu'on ait encore enregistrée.

La quantité de bois de valeur existant sur notre sol n'est pas suffisamment appréciée. Le frêne est assez abondant, le bois blanc vaut de \$30 à \$35 les mille pieds et le *hickory* de seconde pousse, qui est rare, de \$80 à \$100 les 1000 pieds.

La meilleure espèce de graines de semence de trèfle est récoltée dans le comté Jefferson, États de New-York. La qualité de la graine dépend en grande partie de la nature du climat. Les pois canadiens, pour semence, sont supérieurs aux pois américains étant moins sujets à être attaqués par les insectes.

Des clubs de fermiers s'organisent dans le Sud des États-Unis. A Des Arcs, Kansas, on vient d'en fonder un qui compte déjà mille membres. Ce club a déjà invité les marchands à faire des soumissions pour les marchandises dont ses membres pourront avoir besoin individuellement.

LE SUICIDE DU COMTE DE WIMPFEN

Le 30 décembre, le comte de Wimpffen, ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Paris, s'est suicidé dans les circonstances les plus curieuses.

Voici, d'après l'un des témoins du suicide, comment les choses se sont passées.

Il était environ onze heures un quart, M. Lebon—c'est le nom du témoin—examinait une maison en construction, sur l'avenue Marceau, à quelques pieds du bureau des tramways-sud, quand il remarqua, non loin de lui, un passant très correctement vêtu, qui marchait à grands pas, en gesticulant et en parlant haut.

Le passant s'éloigna. Quelques minutes plus tard, M. Lebon se trouvait dans une vespasienne située en face de la maison en construction, quand il entendit dans le compartiment opposé au sien une légère détonation puis la chute d'un corps. Il s'empressa de sortir de la vespasienne, et son étonnement fut grand en reconnaissant dans la personne qui venait de se suicider le passant qu'il avait remarqué quelques instants auparavant.

Avec l'aide d'un maçon occupé dans la maison en construction, qui était accouru au bruit de la détona-

tion, M. Lebon releva l'inconnu qui ne donnait plus signe de vie. Le sang coulait en abondance d'une blessure à la tempe. Le suicidé tenait encore dans sa main crispée le revolver qui lui avait servi à se tuer.

Des gardiens de la paix arrivèrent presque immédiatement, et après s'être assurés qu'il n'y avait plus de secours possible, placèrent le cadavre dans la maison en construction pour empêcher le public de s'arrêter en cet endroit. La tête était horrible à voir, et les gardiens, pour cacher ce triste spectacle aux assistants, la couvrirent avec un sac vide de plâtre.

Le commissaire de police, M. Beynaguet, fut aussitôt prévenu. Il arriva bientôt, accompagné du docteur Lanoix, qui procéda aux constatations d'usage.

Le magistrat, en ouvrant le portefeuille du suicidé, y trouva des lettres adressées au comte de Wimpffen et une carte de visite gravée au nom de l'ambassadeur, carte sur laquelle l'adresse, 7, rue de Las-Cases, était écrite au crayon.

MM. Camecasse, préfet de police, et le comte Zichy, premier secrétaire de l'ambassade, avertis par M. Beynaguet, arrivèrent presque aussitôt et en leur présence les constatations furent faites à nouveau. Le revolver fut visité. Il avait deux balles de tirées, mais on remarqua que la première balle avait disparu depuis longtemps déjà, car le rebord du tube qui la contenait était enduit d'un léger vert de gris.

Le cadavre fut alors transporté au commissariat de police dans le palais de l'Industrie, puis à l'hôtel de l'ambassade où il a été placé dans un salon du rez-de-chaussée.

C'est M. Camecasse qui a eu la pénible mission d'annoncer à la comtesse de Wimpffen, à l'hôtel Meurice, la mort de son mari.

Le comte Wimpffen laisse deux filles de quatorze et de douze ans. On leur a dit que le père était mort sans leur faire connaître les circonstances de cette mort.

L'empereur d'Autriche a été aussitôt prévenu par dépêche.

Né en 1827, le défunt était un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, mince, svelte, très élégant, le front proéminent, légèrement chauve. Le profil rappelait celui du feu duc de Morny. Il portait les favoris à l'autrichienne d'un blond grisonnant.

Très homme du monde, il adorait les arts et la musique, et le Paris élégant n'a pas oublié les belles fêtes qu'il donnait dans son hôtel de la rue Las-Cases.

Le jeudi il avait donné un dîner intime à l'occasion du 60^e anniversaire de la fondation de la dynastie des Habsbourgs.

Le lendemain, il avait assisté au concert de Mme Sophie Monter et rien dans ses allures ou son langage n'avait paru anormal.

Le 23 avril 1867, il épousait la comtesse Marguerite-Isabelle Eléonore de Lynar, sœur du prince de Lynar, ancien deuxième secrétaire de l'ambassade d'Allemagne à Paris.

Le comte de Wimpffen était arrivé à Paris le 10 juillet 1882, mais il n'avait fait qu'y passer et était presque aussitôt reparti pour Vienne, afin d'en ramener sa famille.

Il était parent du baron de Wimpffen, ministre plénipotentiaire, et du général de Wimpffen. La famille a deux branches : une branche autrichienne, dont les représentants portent le titre de baron.

On se perd en conjectures sur les mobiles qui ont poussé le comte de Wimpffen à se suicider.

On dit que l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie était surexcité depuis quelques mois, qu'il s'irritait d'un rien et qu'il aurait cédé à une sorte d'hallucination.

A l'appui de cette raison, on cite un fait :

Comme le bail de la rue Las-Cases est à la veille d'expirer, le comte de Wimpffen avait loué, pour y installer l'ambassade et les appartements de l'ambassadeur, un nouvel hôtel, rue de Lille.

Cet hôtel déplaisait à la comtesse et au comte aussi, paraît-il ; mais on n'avait pu trouver mieux. Le comte s'emportait à propos de rideaux trop longs ou de fenêtres trop étroites. Il disait, pour une décoration de salon manquée, que “c'était à se suicider.” Et il entra dans de violentes récriminations. Est-ce bien là une raison déterminante ?

L'opinion générale est que le comte s'est tué dans un accès de folie instantanée. La veille du suicide, il s'était répandu en doléances de toutes sortes, toujours sur son installation.

Son secrétaire l'avait quitté inquiet, et cette préoccupation était partagée par tout le personnel de l'ambassade.

Ce qu'il y a de très curieux, c'est que bien qu'ayant cédé à un accès de folie, le comte a fait son testament.

Le comte était sorti de l'hôtel Meurice, où il résidait provisoirement, à dix heures du matin et avait dit qu'il rentrerait pour déjeuner. On ne sait ce qu'il a fait de dix heures à onze heures un quart.

Un service funèbre a eu lieu le 2 janvier, en l'église Sainte-Clotilde ; puis le corps a été dirigé sur Vienne.

Le musulman qui a insulté et frappé M. LeRee, consul de France à Scutari, a été arrêté.

CHOSSES ET AUTRES

M. Evanturel, avocat canadien-français de l'Original, a posé sa candidature pour le comté de Prescott dans les intérêts conservateurs.

Mgr Grandin, des territoires du Nord-Ouest, a eu une entrevue avec sir John Macdonald, sir Hector Langevin et l'honorable M. Caron, au sujet des réserves de la mission catholique des Montagnes-Rocheuses.

Le contrat pour la construction des nouveaux édifices publics a été accordé à M. Charlebois, de Montréal, qui a fait le dépôt exigé entre les mains du Trésorier. Le prix du contrat est de \$185,000.

Nos compatriotes des cantons de l'Est travaillent à reconquérir leur influence. En certains endroits, notamment à Brompton Falls, les Canadiens-Français ont repris la direction des affaires municipales, qu'ils avaient laissé échapper il y a trois ans.

Les cérémonies de l'ouverture de la session, qui ont eu lieu jeudi dernier, ont été des plus brillantes. On y attachait un intérêt particulier à raison du fait que le nouveau gouvernement se trouvait à rencontrer formellement les Chambres. On croit que la session sera courte.

Les arrangements d'hiver des steamers de la ligne Allan son changés. Les steamers, qui partaient les années passées, alternativement toutes les trois semaines de Baltimore, Boston et Portland, arrêtant à Halifax, laissent maintenant Boston de côté et alternent, maintenant, entre Baltimore et Portland les jeudis, arrêtant à Halifax tous les samedis. Un steamer partira de Boston tous les quinze jours.

Les journaux de Paris du 19 courant contiennent des détails sur une prétendue guerre civile qui doit éclater dans l'ouest de la France, avec l'aide des cercles ouvriers catholiques.

Cette conspiration légitimiste est désignée sous le nom “d'alliance catholique.” Elle comprend de vastes associations dirigées par le général de Charette.

Les journaux disent que 33 régions ont été formées dans l'ouest et le centre.

Plusieurs officiers de l'armée sont impliqués dans cette conspiration. Des dépôts d'armes existent à différents endroits.

L'*Écœnement* annonce qu'une compagnie puissante s'occupe d'établir dans la Baie des Chaleurs des manufactures d'engrais, etc. Cette compagnie a aussi pour objet de promouvoir l'immigration française.

La Gaspésie est l'une des plus belles parties du Canada. Elle abonde en terres fertiles, en richesses poissonnières, etc. Le climat y est très salubre. La population aime le travail.

Il n'y a aucun doute que le succès d'une industrie comme celle dont il s'agit, et qui serait liée à d'autres exploitations, ferait faire à la Gaspésie de rapides progrès.

Un de nos compatriotes, M. F. E. Letourneux, fils de notre respectable concitoyen, M. Louis Letourneux, marchand de la rue Saint-Paul, vient de mourir à Paris. Il a succombé à une attaque de fièvres typhoïdes. Il était âgé à peine de 25 ans.

M. Letourneux n'habitait Paris que depuis le commencement d'octobre. Il était employé dans une maison de commerce où il était fort bien vu.

Les funérailles ont eu lieu le 29 décembre. Le service religieux a été chanté à l'église de Saint-François-Xavier. Un jeune ecclésiastique y assistait. La sépulture a eu lieu au cimetière d'Ivry. Dans le convoi se trouvaient l'honorable M. Fabre, M. Marmette, le docteur Asselin, les docteurs Brodeur et Agroles, médecins internes des hôpitaux de Paris, MM. Adolphe Roy, Chapin, J. O. Chalifoux, etc., ainsi que plusieurs Français, amis du défunt.

Un employé auxiliaire d'une murie passe l'examen à l'effet d'être reçu titulaire.

L'examineur.—Quelles sont les formalités à remplir pour un enterrement ?

L'employé.—Se procurer du houblon et une pipe.

L'examineur.—Expliquez-vous ?

L'employé.—Le houblon fait la bière et la pipe en terre.

Leçon de lecture.

L'élève lisant.—“La piqûre du taon est très venimeuse.”

Le maître.—Prononcez ta-hon.

L'élève se reprend sans sourciller, continue à lire et arrive au bas de la page.

—Dois-je lire les notes, monsieur ?

—Certainement.

Note de l'éditeur.—“Il faut prononcer *tan* et non pas *ta-hon*, ainsi que le prétendent quelques ignorants.”



ANGLETERRE—NOEL AU BON VIEUX TEMPS



ANGLETERRE—NOEL DES ENFANTS ASSISTÉS À L'HOSPICE DE LONDRES

AU BORD DE LA MER

Ils étaient trois : Julot, Maurice, Emile.
Deux beaux marmots avec un garçonnet.
Faisant le diable-à-quatze, à Villerville.
Pendant qu'au loin la vague moutonnaît.

N'écoutant rien, galopant sur le sable.
Sans nul souci de la docilité.
C'était à qui des trois serait plus diable.
Tous, grisés d'air, de jeu de liberté.

Le plus petit, parfois, faisant la moue.
Au loin partait comme un vieux matelot
Sur les galets, dans la vase ou la boue.
Chignant tout bas à l'unisson du flot.

Les deux plus grands, d'une humeur plus égale
Lui criaient : flûte ! et, sans plus se fâcher,
A tour de rôle, étaient ou... bucéphale.
Mulet tétu, postillon ou cocher.

Et les parents caressés par la brise,
Suivaient des yeux leurs ébats et leurs jeux :
En contemplant la vague qui se brise,
La mer, le ciel et les lointains brumeux.

Mer, pensaient-ils, quelle force tagite ?
Qui te soulève en flots impétueux ?
Qui te retient et qui te précipite.
Toute écumante, en bonds prodigieux !

Sans doute alors, que quelque voix intime.
La voix d'en haut qu'on entend en tout lieu
Les détournait vers la course enfantine,
En murmurant pour réponse—c'est Dieu !

CH. PEROTTE DESLANDES.

ENVERS ET CONTRE TOUT

PAR

ANDRÉ GÉRARD

SECONDE PARTIE

II

(Suite.)

Les premières mesures d'une valse se font entendre.
—Monsieur le marquis de la Boissière, dit l'ambassadrice à
Mlle de Rosenthal, tandis qu'incliné devant elle, Renaud formu-
lait son invitation.

La jeune fille se leva toute rose, et s'abandonna à son cava-
lier avec sa grâce virginale. Cette valse fut pour eux un triom-
phe. Il circulait des : Comme ils vont bien ensemble !
Quel joli couple ! qui enchantaient le baron d'Armeuil, resté en
conversation avec le duc. Celui-ci examinait Renaud et se
disait :

— Pourquoi pas ! Vieux nom bien porté et charmant
homme... D'ailleurs il faut me hâter.

Depuis la mort de la duchesse, emportée par une pleurésie
en plein de ce beau bonheur que nous savons, M. de Rosen-
thal se sentait frappé à mort. Miné par une incurable lan-
gueur, il avait quitté Vienne, à la prière de sa fille, pour venir
s'établir à Paris. Mina espérait beaucoup d'un changement
de lieu ; elle-même, du reste, supportait difficilement le séjour
de Rosenthal, où, à chaque pas, elle retrouvait quelque trace
de la chère absente. Ce fut pour cette raison qu'elle ne vou-
lut pas rentrer dans le monde viennois : elle n'y avait fait jus-
qu'alors que de courtes apparitions sous l'égide de cette mère
bien-aimée. L'idée de danser dans ces salons où ses tendres
regards l'avaient suivie la faisait fondre en larmes. De tels
souvenirs ne sont doux qu'aux douleurs apaisées, et c'est avec
autant d'empressement qu'on les a fuis qu'on en revient goûter
le charme mélancolique.

Avant la valse, la duchesse de Lauragais avait exactement
rapporté les paroles de Mina à Renaud de la Boissière ; aussi,
lorsqu'il reconduisit la jeune fille à sa place, était-il dans un
enivrement auquel les millions de l'héritière n'avaient plus
aucune part. Cette âme précocement mûrie et déflorée par
des liaisons malsaines, eut, ce soir-là, un brillant regain de
jeunesse, la femme fut tout, l'or, rien.

Quinze jours après, le duc de Rosenthal autorisait le mar-
quis de la Boissière à faire sa cour à Mlle Mina, et fixait le ma-
riage à trois mois de là, au commencement de juin.

Pendant cet intervalle, les fiancés se virent chaque jour.
Pour Mina, ce beau jeune homme assis à ses genoux, dont les
longs regards l'enveloppaient de caresses, c'était le poème en-
chanté de l'amour déroulant ses pages une à une. Qui peut
savoir tout ce qu'y lisent ces yeux ravies d'innocence ! tout ce
qu'ils voient là qui n'y est pas... jusqu'à l'heure amère où ils
effacent sous leurs larmes ces lignes d'illusion.

Le marquis, lui, goûtait pleinement le plaisir neuf d'un
amour honnête et la joie non moins rare de pouvoir respecter
ce qu'il aimait. Les saintes ignorances de ce cœur ingénu
ajoutaient à sa passion un vague attendrissement qui lui ren-
dait la saveur de la tendresse qu'il avait eue pour sa mère.
Sous l'empire d'un tel sentiment, ce qu'il y avait de flétri dans
ce jeune homme se raviva, ce qui n'était encore que menacé
s'épanouit. Il se crut fermement né pour être à perpétuité le
meilleur des maris, pour réaliser la vie de famille modèle dont
sa charmante fiancée lui traçait les séduisants tableaux. Il
s'endormait le soir, croyant de bonne foi avoir rêvé son ancien
lui, et persuadé qu'il n'avait cessé d'être le Renaud tout blanc
de sa vingtième année. Ce miracle opéré, Mlle de Rosenthal
devint marquise de la Boissière : une rose-reine dans cent mille
francs de dentelles. Paris parla huit jours des splendeurs de
cette nocé. Puis les nouveaux époux s'envolèrent vers une

villa du lac de Côme, louée pour le lever de cette lune de
miel, et le duc, qui avait eu la force de cacher jusqu'au bout à
sa fille les progrès de sa maladie, retourna à Rosenthal pour y
mourir.

III

Par une chaude journée de juillet, dans le grand parc agreste
du château de la Boissière, en Bretagne, sous un berceau de
clématites, deux femmes étaient assises. L'une, vêtue de per-
cale blanche, la tête couverte d'un chapeau de mousseline, au-
rait singulièrement rappelé une printanière apparition, datant
de quatre ans déjà, à des yeux qui étaient bien loin, au fond
de l'Orient, racontait le journal que tenait Mme de la Bois-
sière, en rendant compte de la dernière œuvre d'André Ber-
nard, que tous classaient déjà parmi les chefs-d'œuvre de la
littérature contemporaine.

— Un beau et pur talent, un noble caractère et un homme
utile, fit Mlle Dumont avec une nuance de regret dans l'ac-
cent.

— Oui, répondit la marquise, tout ce que j'apprends, tout ce
que je lis de lui, me confirme dans mon impression d'autre-
fois : c'est une nature d'élite.

La poitrine de la jeune femme se souleva, elle resta un ins-
tant la tête penchée, semblant écouter retentir en elle l'écho
de ce soupir qui venait de lui monter aux lèvres. — Pourtant,
pensait-elle, je suis heureuse : mon mari m'aime, il est parfait
pour moi. Nous avons une famille aimable, des relations char-
mantes, j'ai bientôt l'espoir d'être mère... Je ne sais, en vé-
rité, ce qui me manque, ce qui me serre le cœur parfois...
cette sensation de vide... Il est certain que le bonheur, lors-
qu'on le possède, car je le possède, enfin, ne ressemble pas du
tout au bonheur qu'on se rêve, ni l'amour, ni rien. Même Re-
naud ne ressemble pas au Renaud que je me figurais. Il prétend
que j'ai fait trop de voyages dans le bleu à Rosenthal... les
jolis, avec mon damoiseau... mon pauvre damoiseau ! Etions-
nous pareils nous deux ! C'est un artiste, lui, un poète, et
comme il n'est pas marié, il peut continuer à vivre en vers...
quand on est marié, il faut vivre en prose. J'aime Renaud, je
l'aime de toute mon âme, et cependant s'il était possible d'a-
voir les chers bébés par un miracle du bon Dieu... eh bien,
vrai, je crois qu'on ne se marierait pas... Si quelqu'un pou-
vait vous montrer, dans un miroir magique, vos radieuses vi-
sions de la veille le lendemain... Je me souviens, était-ce
joli dans moi ! Souvent j'en pleure... c'est depuis que j'ai
dans le cœur ce grand trou... heureusement qu'on a l'enfant
pour boucher ces trous-là : Je m'attriste quand cette divine
loi m'attend ! Vous êtes une sotte, madame, et une exigeante,
et une ingrate envers le bon Dieu et votre mari. Cher Renaud !
hier encore il me renouvelait cette assurance qui m'est si
douce, que j'étais son premier amour. Lui aussi, il est mon
premier... mais pour une femme, c'est tout naturel ; tandis
que pour un homme, il paraît que c'est très beau, affirme ce
vilain comte d'Orlandes, si amusant. Est-ce étrange et triste,
qu'on puisse aimer une femme sans avoir le désir ou la possi-
bilité de l'épouser ; et ces liaisons se nouent, non pas seulement
dans cette société bizarre qu'on appelle le demi-monde, et où
l'indignité des unes motive le peu de scrupule des autres,
mais aussi dans le monde bien... Que je ne me doutais guère
de ces choses à Rosenthal ! Que d'étonnements sans fin, et que
Renaud s'en est divertit ! un peu trop, à mon avis. A propos
de demi-monde, il m'a avoué franchement y avoir commis
deux plaisanteries assez vives. C'était il y a longtemps, et il
a été très écorcé. Mon oncle d'Armeuil dit que les jeunes gens
doivent faire là un petit stage, pour apprendre à aimer les hon-
nêtes femmes... les ilotes de Sparte... c'est donc bien dur
de nous aimer, bien difficile de nous préférer ? Décidément, il
y a des choses que je ne comprendrai jamais, même à cent
ans. Peu importe, du reste, je connais le passé de mon cher
mari, et le présent est à moi."

Et la jolie marquise, toute souriante, reprit son aiguille. Elle
travaillait à la layette de l'enfant attendu, et ne voulait pas
que d'autres mains que les siennes touchassent à ce mignon
trousseau. Mlle Dumont, seule, avait obtenu la faveur de bro-
der un bonnet. A côté de la corbeille de jonc doré, doublée de
satin blanc, qui se remplissait peu à peu pour le futur héritier
des Rosenthal et des la Boissière, une autre corbeille sem-
blable contenait des objets identiques, confectionnés tous
également de la main de la marquise. Elle destinait cette
seconde layette à un enfant trouvé, dont elle se proposait d'être
la marraine et la protectrice, et auquel elle donnerait au bap-
tême le même nom qu'à son enfant. Cela, assurait-elle, lui
porterait bonheur.

— Y songez-vous, ma chère, lui disaient ses parentes et ses
amies : ces dentelles, ces broderies, ces batistes, à un petit mi-
sérable ! A cela, la jeune femme répondait que Notre-Seigneur
était dans chacun de ses pauvres, il n'y avait rien de trop beau
pour lui. On souriait et on répétait ce mot de Renaud : Roma-
nesque !

— Plût à Dieu, dit un jour l'archevêque de Paris, auquel on
racontait cette histoire, que toutes ces dames eussent dans la
tête d'aussi bons romans que ceux de la marquise de la Bois-
sière.

Le marquis, d'abord on ne peut plus épris à l'époque de son
mariage, en était arrivé par degrés à avoir de sa femme l'opi-
nion qui avait été l'impression première du baron d'Armeuil :
" Un chérubin armoiré en chair rayon de lune." Trop d'ange,
disait-il à son oncle, je sens toujours les ailes. En se mariant,
dans l'espèce de régénération que nous savons, il rêvait une
grande passion, comme Mina rêvait un grand amour. Mais
cette passion, de l'essence un peu inférieure qu'il était, ne put
prendre langue avec l'amour de Mina : l'un cherchait un mets
exquis à savourer ; l'autre, une fleur divine à respirer. De là,
entre eux, un abîme que Renaud, rendons-lui cette justice, ne
cherchait pas à combler, et dont Mina, nous l'avons vu, avait
conscience sans pouvoir le définir.

— Ta femme est de la nature de la mienne, disait le comte
d'Orlandes au marquis : ces éthérées sont absolument imprati-
cables ici-bas, elles ne devraient se marier qu'au paradis.

— En attendant, lui, se mariait fort ailleurs, et le cœur men-
tri de la comtesse ne comptait plus ses blessures. De dix ans
plus âgée que Mina, elle lui était devenue une précieuse
amie. Elle était fort pieuse ; c'est aux genoux de Dieu qu'il
fut vendu, trahi, abandonné que les âmes brisées se relèvent.
Mme d'Orlandes en plein d'hirement, Mina en plein bonheur,
se rencontrèrent dans ce premier lien : une piété ardente : sur
cette assise, leur amitié devint impérissable.

La marquise de la Frulaye, la vicomtesse de Verrières et la
comtesse de Noves, belle-sœur de Mina, faisaient, à des degrés
divers, partie de cette intimité. Mme de la Frulaye se conten-
tait philosophiquement d'un petit bonheur conjugal " à l'é-
tendue," sur lequel elle jetait, en tout bien tout honneur, les

étourdissements de son existence mondaine et les succès de sa
beauté orientale. Mais ses jolis pieds étaient aussi agiles à
grimper l'escalier des mansardes qu'à courir les fêtes ; aussi, à
ces pieds-là, sera-t-il beaucoup pardonné.

La comtesse de Noves, mariée à un des pires viveurs de ce
temps, sans enfants, d'une piété fragile qui s'éteignait peu à
peu dans la tempête, était une pauvre désespérée menaçant à
chaque instant de s'en aller à la dérive, et bien des convoitises
se tenaient, hélas ! sur le chemin de ce naufrage.

Quant à la vicomtesse de Verrières, c'était la félicité vi-
vante ; mari charmant, enfants délicieux, beauté, santé, for-
tune, elle avait tout. Dans le monde, on désignait ainsi les
cinq amies : les roses sans épines et les épines sans roses. Mais
comme les roses savaient se placer délicatement entre les
épines.

Ce jour de juillet où nous retrouvons la marquise de la Bois-
sière après deux ans de mariage, elle attendait le lendemain la
comtesse d'Orlandes et la marquise de la Frulaye, qui venaient
passer quelques jours près d'elle. Ces messieurs étaient aux
cours, Renaud devenait un amateur passionné de sport. Mina
se disait parfois, avec un peu de tristesse, qu'il était pour un
gentilhomme de plus nobles loisirs. Cette fille, d'une race forte
et chevaleresque, eût été fière d'un époux utile à son pays.
Une fois elle aborda cette question avec Renaud, mais aux pre-
miers mots il lui dit en riant qu'en ce temps de république être
utile était fort mal porté. Puis il ajouta :

— Lorsque Monseigneur reviendra nous y songerons ; jusque-
là, hors le cas de guerre devant lequel s'effacent les partis, ne
me demandez rien.

Il lui baisa la main avec grâce et retourna à ses chevaux.

Sous le berceau de clématites, le lendemain, les trois amies
et la bonne Mlle Dumont étaient réunies : Mina, entre ses deux
corbeilles ; Mme de la Frulaye et Mme d'Orlandes, avec une
tapisserie. On causait de tout et de rien, une de ces vives
conversations parisiennes qui se posent sur chaque sujet comme
le papillon sur les fleurs, en prenant la fraîcheur, et s'envolent.

— Il me semble qu'on a sonné à la grille, Mina, dit tout à
coup Mlle Dumont.

— Pourvu que ce ne soit pas pour moi, nous sommes si bien
ainsi...

— Voyez donc, fit la marquise de la Frulaye, qui s'était pen-
chée en dehors du berceau, c'est un petit enfant avec un petit
paquet à la main : et là-bas, une vieille paysanne qui s'est ar-
rêtée au bout de l'allée et le regarde s'avancer :

— Quelque demande, dit Mina, faites-lui signe à ce petit,
Isabelle.

L'enfant venait lentement, l'air confus, tout rouge sous ses
boucles blondes emmêlées. C'était un joli garçonnet de six à
sept ans, un peu frêle, à la physiologie intelligente, avec de
grands yeux tristes, et qui n'avait rien de la rusticité des en-
fants des champs. Il portait une blouse de laine noire.

— Oh ! le gentil mignon ! s'écria Mina, en l'apercevant ; ap-
proche-toi, mon petit homme, et dis-nous ce que tu veux.

— Vous êtes la dame du château ? demanda l'enfant d'une
voix un peu hésitante.

— Oui, c'est moi.

Alors lui, la tête basse et en balbutiant :

— Maman est morte... on m'envoie chez vous, parce qu'on
dit que je trouverai ici mon papa...

Et, en disant ces mots, il tendait un paquet de lettres jaunies
à la jeune femme.

Il y eut deux minutes d'un horrible silence, où on n'entendit
que le bruit des respirations haletantes. Mina livide, l'œil ha-
gard, constatait dans l'enfant immobile devant elle une res-
semblance accablante avec son mari.

La comtesse d'Orlandes se remit la première, elle s'élança
vers son amie, la prit dans ses bras en disant :

— Ma pauvre chère petite !

Ce mot rompit la tension des nerfs :

— Oh ! mon Dieu ! gémit-elle, oh ! mon Dieu ! Et elle éclata
en sanglots convulsifs.

— Hélas ! murmurait Mlle Dumont, quel désastre ! quel
écroulement ! elle avait en lui une telle confiance pour le pré-
sent et le passé... Le fourbe ! comment n'a-t-il pas prévu...

— Interrogeons cette femme, dit la marquise de la Frulaye,
voyant la vieille paysanne s'avancer avec hésitation à son
tour.

Elle marchait vers le berceau, incertaine, embarrassée, rou-
lant le bord de son tablier entre ses doigts flétris. Lorsqu'elle
fut arrivée près de Mme de la Frulaye, elle dit :

— J'ai bien du regret, mais j'avais promis à la mère, sur mon
salut, d'amener le petit... Nous n'avons pas pensé à la pauvre
dame ; vous savez, dans des moments pareils !... En v'la t'y
des malheurs !...

L'enfant était venu reprendre la main de sa vieille compagne,
et lui disait tout bas :

— Est-ce qu'elle va aussi mourir, la dame ?

La paysanne s'approcha de Mina, les larmes aux yeux :
— Faut me pardonner, madame, et à cet innocent-là de
même...

La marquise releva la tête, resta un instant les regards fixés
dans le vide, puis, se tournant vers la vieille femme, dit avec
effort :

— Je n'ai rien à vous pardonner, vous avez fait votre devoi-
r, en accomplissant une promesse sacrée... Est-ce qu'elle n'a
vait aucune famille ?

— Aucune proche... mais elle sortait de gens bien, pour
sûr... elle avait des petits portraits, qui sont dans le bagage
de l'enfant, où les dames ont des figures blanches et des habil-
lements comme v'la les vôtres, mesdames.

— Depuis quand la connaissiez-vous ?

— Depuis deux ans. Elle arriva dans not' village — je suis
du Loiret — avec une de mes nièces qui s'en revenait d'Orléans
pour se marier. Ma nièce avait été au service de la parente
chez laquelle Mme Louise — c'est le nom qu'on lui donnait —
demeurait avant " le malheur." Paraît qu'elle était méchante,
c'te parente. C'est rapport à ça que la tête a tourné d'enchi et
de chagrin à la demoiselle, si ben qu'un jour elle est partie
pour Paris avec le comte de Matigny...

— Vous savez, Mina, dit à demi-voix la comtesse d'Orlandes,
que trois ans avant votre mariage Renaud perdit son frère ainé
dont il a repris le titre et le nom ?

— Je l'avais oublié...

— Pour lors, reprit la paysanne, qui avait médiocrement com-
pris l'explication, M. de Matigny avait promis à Mme Louise
de l'épouser, sitôt qu'un oncle très vieux et très riche qu'il
avait serait trépassé, parce que lui n'était pas riche du tout, et
qu'y ne vivait que d'une rente que son oncle lui faisait...

(La suite au prochain numéro.)

L'INVALIDE

1822

Nous détachons des *Mémoires* de M. Pontmartin, dont la première partie (*Enfance et Jeunesse*) vient de paraître, un émouvant épisode des premières années de la Restauration. Les anecdotes fourmillent d'ailleurs dans ces curieux souvenirs d'un des plus spirituels causeurs de ce temps.

MADAME, duchesse d'Angoulême, fille de l'infortuné Louis XVI, passa trois jours à Avignon. Le second jour était un dimanche. Elle voulut faire à pied le trajet, d'ailleurs fort court, qui va de l'hôtel de la préfecture à l'église Saint-Agricol. La foule était compacte et l'enthousiasme unanime. Des centaines de drapeaux blancs s'agitaient aux fenêtres. On voyait affluer de toutes parts les habitants des communes voisines. J'étais déjà très mince et encore très petit. Je me glissai à travers les groupes, et j'atteignis le grand escalier de Saint-Agricol au moment où la duchesse, accompagnée du préfet, mettait le pied sur la première marche. En cet instant, il y eut un incident qui produisit une émotion extraordinaire. Au milieu des acclamations qui redoublaient de seconde en seconde, nous entendîmes, à l'angle de la place et de la rue Petite-Fusterie, un cri isolé, mais très distinct : "Vive l'empereur !"

Aussitôt la foule se précipita, avec un mélange d'indignation et de stupeur, du côté d'où était parti ce cri séditieux. Le coupable n'essaya ni de se dissimuler ni de s'enfuir. J'accourus, je le vis, et j'en fus désarmé ; mais ce ne fut pas par l'envie de rire.

C'était un sergent de la garde impériale, un invalide de notre succursale.—On sait qu'Avignon a possédé jusqu'en 1851 la succursale de l'hôtel des Invalides de Paris.—Il se nommait Jean Boucard. Dans la lutte qu'il soutenait contre trois ou quatre royalistes furieux qui le menaçaient de mort et avaient déjà déchiré son uniforme, son chapeau était tombé. Son crâne dénudé, poli comme l'ivoire, contrastait par sa blancheur avec le hâle de son visage tanné, ridé, parcheminé, passé au crible, et avec les tons rouges et sanguinolents d'une effrayante cicatrice qui traversait le front, coupait en deux le sourcil et se perdait dans le creux de la joue. Il manquait deux doigts à sa main droite ; en revanche, il en manquait trois à son pied gauche, qui avait été gelé en Russie. Cette ruine vivante, inconnue, sans nom, sans gloire, racontait mieux que les plus belles phrases, la campagne d'Égypte, la guerre d'Espagne, les sanglantes batailles d'Iéna, de Wagram et d'Elyau et la retraite de Moscou.

Il y avait, dans sa physionomie et dans son aspect, quelque chose de si imposant et de si farouche, que les menaces et les voix de fait s'arrêtèrent. Mais déjà la duchesse, retrouvant son incomparable énergie des grandes crises, avait parlé plus haut que tout le monde, et, d'une voix qui dominait le tumulte :

—Qu'on arrête cet homme ! dit-elle, qu'on ne lui dise pas un mot d'injure ! Qu'on ne lui fasse aucun mal ! Qu'on ne touche pas un cheveu de sa tête — (il n'en avait pas un, mais elle n'était pas forcée de le savoir) — et qu'on me l'amène après la messe !

* *

Elle fut obéie. Une heure après, Marie-Thérèse de France et le vieux soldat de Napoléon étaient en présence. Le préfet la supplia de l'admettre en tiers ; elle y consentit. Le soir, il écrivit toute la scène. Ami intime de mon père, il lui permit d'en prendre une copie.

—Eh bien, mon brave ! dit-elle avec une ineffable douceur ; c'est vous qui avez crié : "Vive l'empereur !"

Il ne répondit pas. Sa figure ravagée trahissait une lutte intérieure, un mélange de sensations diverses ou contraires, dont lui-même ne se rendait pas bien compte. Une heure auparavant, exalté par sa colère, il avait trouvé une sorte de plaisir sauvage à braver toute cette foule, à lancer, lui tout seul, un défi à cet enthousiasme royaliste. Maintenant, devant cette princesse calme et simple qui lui souriait et lui disait de bonnes paroles, il était plus ému, plus intimidé que devant le canon de Blücher ou de Wellington.

Elle reprit :

—Ce cri de *Vive l'Empereur* ! n'a plus de sens. Vous ne pouvez ignorer qu'il y a près d'un an que votre empereur est mort...

Même silence. MADAME ne se découragea pas.

—Avez-vous une famille ? dit-elle.

—J'ai une sœur... veuve.

—A-t-elle des enfants ?

—Elle avait deux fils ; l'aîné a été tué à Leipsick, le cadet à Waterloo.

—Ah ! vous voyez bien ! Nous, nous ne faisons tuer personne !

Alors, cet homme qui, d'instant en instant se courbait pour ainsi dire, et se sentait vaincu par cette pure merveille de grandeur morale, se redressa de toute sa hauteur et répliqua :

—Pardonnez-moi, madame ! Vous avez fait tuer quelqu'un !

—Qui donc ? fit-elle en tressaillant ; Napoléon Bonaparte ?... — Non ! non ! dit-elle au préfet qui voulait intervenir. Laissez-le parler ! Je veux qu'il me dise tout !

Puis, se tournant vers Jean Boucard, elle répéta :

—Napoléon Bonaparte !

—Non, non, madame !... Mon général, mon maréchal... Michel Ney !...

A ce nom, la duchesse pâlit et, arrêtant d'un geste le préfet qui essayait encore de faire taire Boucard, elle s'écria :

—Le maréchal Ney ! Mais il avait trahi ! Il avait promis au roi, mon oncle, de ramener Bonaparte dans...

—C'est possible, madame ? mais il m'a sauvé... moi, et bien d'autres...

—Où ? quand ? comment ? reprit-elle. Ses yeux étincelaient.

—En Russie, à la fin de cette retraite qui m'a mis dans l'état où vous me voyez... à Kovno, sur le Niémen, sur les glaces, dans la neige, partout. Sans lui, pas un des soldats de la vieille garde n'aurait revu la France. Nous avions été quatre cent mille, et nous n'étions plus que mille... en haillons, affamés, décharnés... pas des hommes, des cadavres, des spectres qui marchaient encore !... Les pieds gelés, la glace brisée sous nos pas, nous n'avions plus figure humaine... Murat, les rois, les maréchaux, les généraux avaient perdu la tête... L'empereur était parti... La mort partout, la faim, le froid, les yeux brûlés, d'horribles bruits dans le cerveau, les Cosaques à l'horizon... des nuées de corbeaux attendant leur proie et faisant sur la neige de grosses taches noires... Dans cette déroute, dans cet enfer, un seul homme debout, veillant sur nous, nous rendant un peu de courage... Michel Ney !

* *

Emporté par ses souvenirs, ne sachant plus où il était, revivant tout entier dans ces scènes épouvantables auxquelles il eût pu servir de vignette, ce vieux sergent, qui savait à peine lire et écrire, racontait d'avance, à sa manière, avec une incroyable sincérité de pantomime et d'accent, ces pages pathétiques et nationales qui devaient, trois ans plus tard, passionner Paris et la France sous la plume du général Philippe de Ségur. Le général devait être plus éloquent ; le sergent était plus naturel et plus simple.

La duchesse d'Angoulême, subjuguée par ce récit, l'écoutait avec une attention ardente qui couvrait ses joues d'une rougeur de fièvre. On devinait que Jean Boucard, par sa narration à la fois naïve et violente, empreinte d'un cachet d'indéniable vérité, lui ouvrait un univers nouveau où ses regards avaient peut-être craint de s'arrêter, d'où l'avaient peut-être détournée des voies amies, des serviteurs plus fidèles qu'intelligents. Tous les héroïsmes sont frères ; non seulement celui de MADAME était à la hauteur de celui qu'évoquait le récit de l'obscur soldat, mais, dans sa pureté sublime, il le dominait de toute la distance qui sépare un héros d'un saint.

—Ah ! disait plus tard le préfet à mon père, comme j'aurais voulu qu'un grand écrivain ou un grand poète, Joseph de Maistre ou Chateaubriand, lord Byron ou Walter Scott, assistât à cette scène imprévue où se rencontraient face à face, venues des deux points extrêmes de la politique et de l'histoire, les deux plus grandes douleurs qui aient jamais éprouvé la nature humaine ; la prison du Temple et la retraite de 1812, les échafauds du 21 janvier et du 16 octobre, et le 29^e bulletin de la Grande Armée ? En ce moment unique, elles se comprenaient, se rapprochaient, se confondaient presque. A la fin, lorsque Jean Boucard balbutia une dernière phrase, entrecoupée par son émotion toujours croissante : "J'étais tombé, comme un bloc, sur un tas de neige ; je m'endormais déjà du sommeil dont on ne se réveille pas... c'est lui, c'est mon maréchal qui m'a relevé et sauvé !..."

Une larme, digne d'être recueillie par les anges, brilla dans les beaux yeux de MADAME, tandis qu'une autre larme coulait sur les joues ridées du vieux soldat.

—Ah ! murmura-t-elle, si j'avais su ! si nous avions su ! mais nous ne savions rien !

Parole fatidique, aussi vraie sur les marches du trône que sur la terre d'exil !

Puis, s'adressant à Jean Boucard :

—Jean ! lui dit-elle avec une bonté souveraine, je n'ai pas besoin de vous dire que votre incartade n'aura pas de suite... Ne criez plus : "Vive l'Empereur !" Je vous dispense de crier : "Vive le Roi !" — Comment s'appelle votre sœur ?

—Madeleine Riou.

—Elle est pauvre ?

—Très pauvre, répondit-il tout bas, après un moment d'hésitation.

—Eh bien ! remettez-lui ceci de ma part—elle lui donna sa bourse—et dites-lui que je ne l'oublierai pas ! — Puis elle ajouta avec le sourire mélancolique qui l'embellissait encore :

—A présent, monsieur le préfet, allons reprendre notre rôle officiel !

Jean Boucard eut une fin étrange. Depuis son entrevue avec la duchesse d'Angoulême, on devinait aisément qu'un grand trouble s'était fait dans cette pauvre tête, incapable de combiner deux idées, et fort ébranlée déjà par ses campagnes, ses souffrances et ses blessures. Subjugué, foudroyé, par l'irrésistible bonté de la duchesse, il y avait quelque chose de touchant et de comique dans ses efforts pour concilier ce nouveau culte avec ses idolâtries bonapartistes. Il n'avait jamais été bien sobre ; il s'adonna à la boisson, malgré les paternelles remontrances de son général, l'excellent comte de Villelume.

Puisque ce nom se rencontre sous ma plume, je l'arrête au passage. Le comte de Villelume avait épousé cette sublime fille du marquis de Sombreuil, qu'a chantée le Victor Hugo des *neiges d'antan*. Ils habitaient l'hôtel de Bernis, où nous avions un appartement. Je la voyais tous les jours. Elle était si modeste et si simple qu'il fallait être renseigné pour reconnaître en elle l'admirable héroïne d'amour filial. Jamais elle ne parlait du terrible épisode dont le détail le plus effrayant a été contesté. Ce que je crois vrai, c'est que le verre de sang lui fut présenté par les massacreurs de Septembre, qu'elle le prit, qu'elle allait le boire, et que, saisis d'un mouvement de pitié ou d'horreur, ces monstres le répandirent à ses pieds. Ce que j'affirme, c'est que toutes les fois qu'elle nous faisait l'honneur de s'asseoir à notre table, mon père avait soin qu'on ne servit que du vin blanc.

Le 25 août approchait. C'était la fête du roi.

—Vous me verrez ! vous m'entendez ! disait Jean Boucard à ses camarades, qui haussaient les épaules, et au général qui lui répondait :

—Voyons, Boucard, on ne vous en demande pas tant ! Ne passez pas d'un excès à l'autre ! Vous êtes pardonné, mieux que pardonné...

Le vieil entêté répétait ?

—On me verra ! on m'entendra ! et il buvait immodérément.

Le 25 août, les invalides banquetaient dans le magnifique jardin qu'ont fait disparaître les constructions du chemin de fer et l'avenue de la République, ci-devant Pétrarque, ci-devant Bonaparte. De petites tables, de huit couverts chacune, avaient été installées sous les ormeaux trois fois séculaires dont se souviennent tous les Avignonnais de quarante à quatre-vingt-dix ans, et que nous regardions comme des monuments.

Jean Boucard présidait une de ces tables. Ils étaient huit, et ils ne possédaient, à eux tous, que dix bras et onze jambes. Pendant le repas, on remarqua l'extrême exaltation de Jean. Il avalait, coup sur coup, de pleines rasades de nos vins capiteux de la côte du Rhône ; tantôt rouge comme une pivoine, tantôt pâle comme un spectre. Au dessert, il se leva, vida son grand verre, plein d'un vieux crû de Château-Neuf. Puis, d'un geste plus prompt que l'éclair, il tira de dessous son habit d'uniforme un flacon d'eau-de-vie, but d'un trait, et s'écria :

—Vive l'Emp... Non, non ! Vive le Roi ! Vive MADAME !

Et il tomba raide mort.

NOUVELLES DIVERSES

—Il y a cinq à six pieds de neige à Québec.

—On annonce de Berlin la mort du prince Frédéric Guillaume Charles, frère de l'empereur d'Allemagne, arrivée le 22, dans sa 82^e année.

—Mgr Talbot, évêque d'Indianapolis, Etat d'Indiana, est mort la semaine dernière à la suite d'une attaque de paralysie.

—On affirme que les étudiants à l'Université Laval de Québec veulent fonder un journal médical.

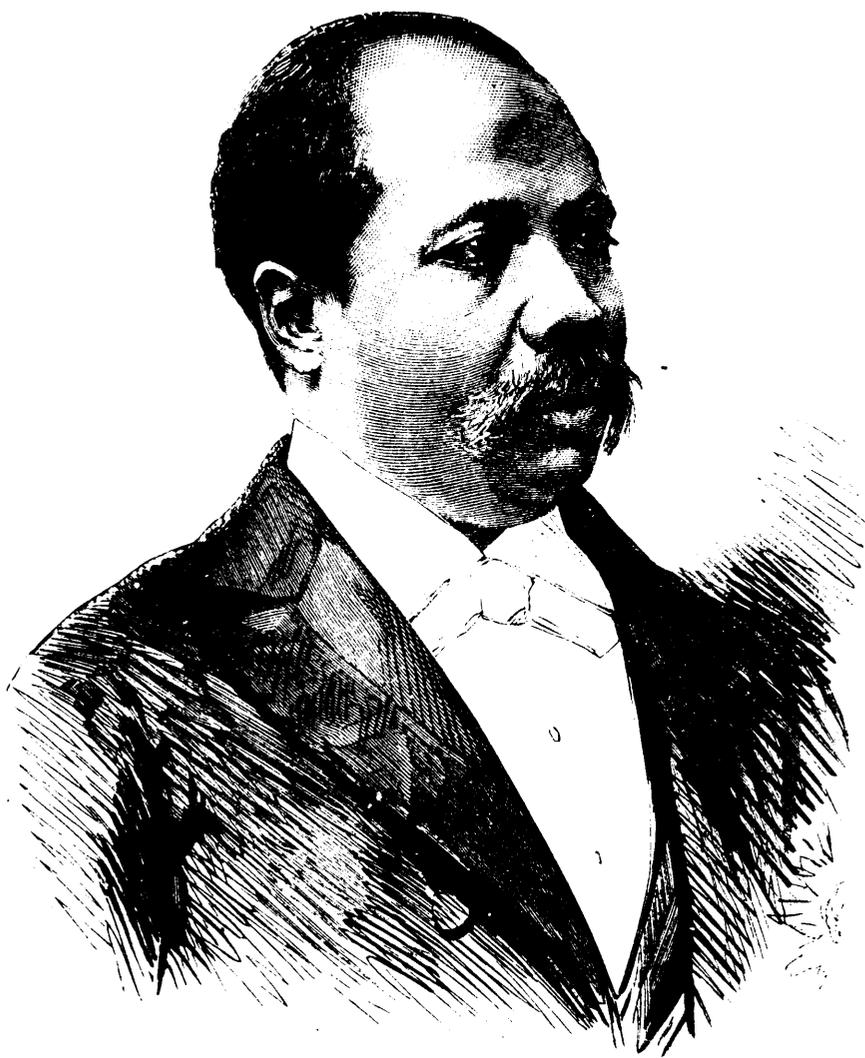
—Scheller, qui a été arrêté à Milwaukee comme étant l'incendiaire du *New-Hall House*, a fait des aveux, paraît-il.

—Le Révd P. Bouchard a reçu, de la part d'un citoyen de Québec, qui veut garder l'incognito, un don de \$400 pour les missions de l'Afrique centrale.

—On parle de bâtir un grand collège commercial et classique à Berthier. Le site est fixé un peu en arrière de l'usine de l'Union Sucrière.

—M. Jacques Barbeau, vétéran de 1812, qui a pris une part active aux événements de 1837 et a même été emprisonné à Montréal, vient de mourir à St-Constant, à l'âge de 92 ans.

—La chambre d'un aide-de-camp, à Rideau Hall, est remplie de curiosités achetées par Son Altesse Royale la princesse Louise, dans son voyage à la Colombie Anglaise. Quelques-uns des articles sont uniques. On cite surtout un violon chinois comme un objet de grande curiosité.

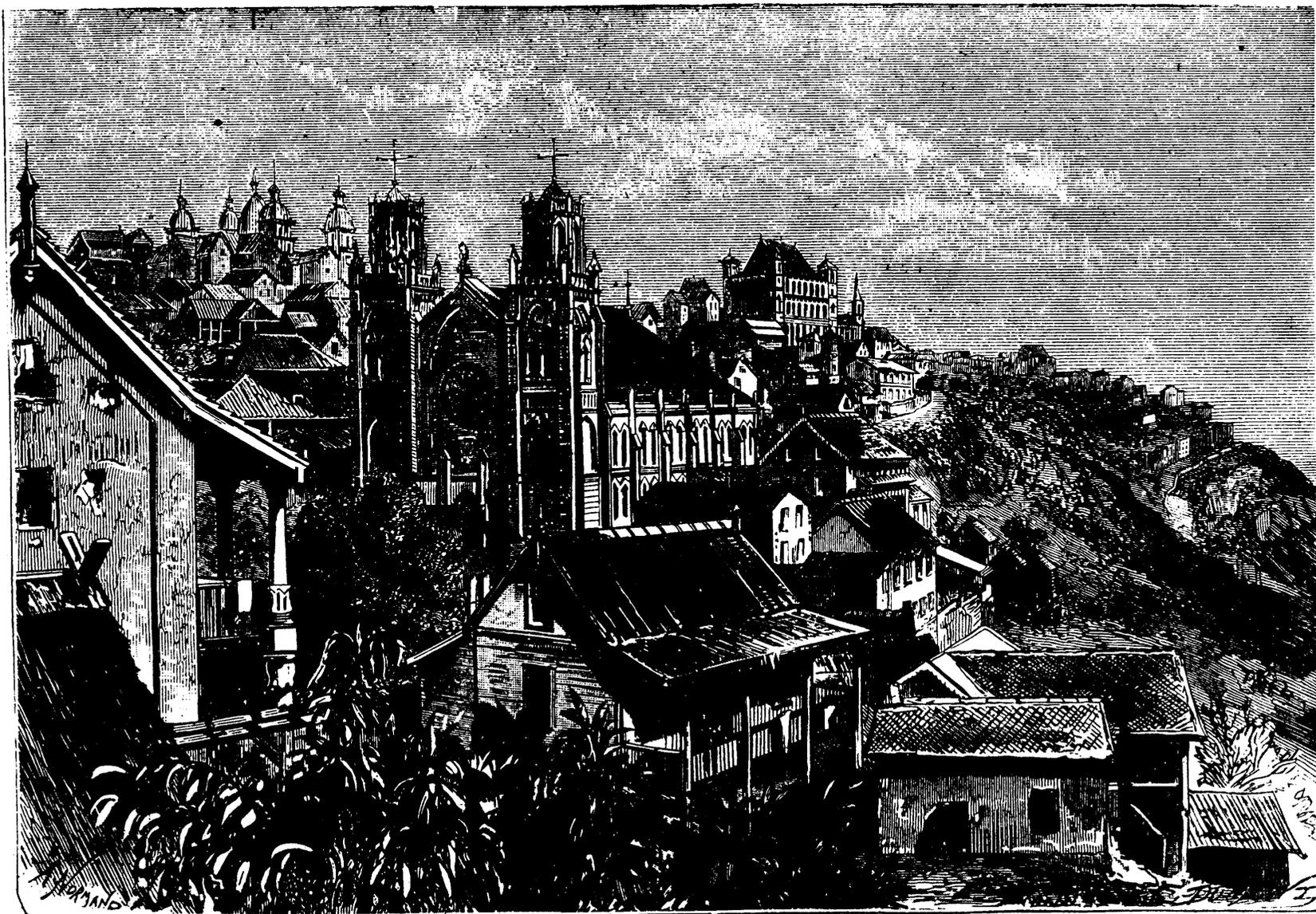


RAVONINAHITRINIARIVO
Premier ambassadeur.



RAMANIRAKA
Second ambassadeur.

LES AMBASSADEURS MALGACHES A PARIS



Palais du premier Mini.tre

Église des Missions catholiques

Palais de la Reine.

UN QUARTIER DE TANANARIVE, CAPITALE DE L'ÎLE DE MADAGASCAR

—Le magistrat de Montréal a refusé, il y a quelques jours, en cour du recorder, d'entendre le témoignage d'une petite fille âgée de huit ans, parce que celle-ci ne savait pas ce que c'est que le serment. L'avocat de la défense a protesté contre cette décision et la cause a été remise.

—On cite le cas exceptionnel de fécondité d'une dame Tamblor, habitant la commune de Triskirchen, près Bade, qui vient de donner le jour à deux garçons jumeaux, à l'âge de soixante-quatorze ans. Le père en a quatre-vingt-six. Le fils aîné de ce mariage unique a 55 ans.

—Il vient de se former à Québec une compagnie qui entend réaliser un projet des plus importants pour l'avenir de cette ville. Il s'agit de fonder une puissante société qui s'appellera : "La compagnie d'élevateurs et d'entrepôts de Québec." Son capital sera de \$250,000, divisés en cinq cents actions de \$500 chacune.

New-York, 21.—Le *Cimbria* a quitté Hambourg jeudi dernier, avec 380 passagers et 110 hommes d'équipage. Il s'est échoué avant d'avoir quitté l'Elbe, mais a été remis à flot, vers 3.30 p.m., sans dommages. Vendredi, il est venu en collision avec le steamer *Sultan*, au large de Borkum, et a sombré en quelques instants. Plus de 300 personnes ont péri.

—Madame Gye (Mlle Lajeunesse), la fameuse cantatrice canadienne, est en ce moment à Albany, capitale de l'Etat de New-York, dont elle a pris le nom. Elle y a reçu l'accueil le plus enthousiaste. On sait que c'est à Albany que l'Albani a obtenu ses premiers succès. On dit qu'elle visitera le Canada en avril. Elle doit passer l'hiver en Amérique.

—D'après les rapports officiels, 218 personnes, comprenant beaucoup d'étrangers, ont péri dans l'incendie du cirque de Berditsheff. Les administrateurs de ce cirque ont été arrêtés, pour avoir cloué les portes de côté. Comme il n'y avait pas de salle assez grande pour contenir tous les cadavres, on les a placés dans un champ. Quand on a ouvert les portes clouées, cinquante cadavres sont tombés sur le sol.

—Mann, le meurtrier de la famille Cooke, incarcéré dans la prison de L'Original, refuse toujours les secours de la religion, et garde la même indifférence stoïque qu'il avait au commencement. Les détails suivants feront voir que les crimes qu'il a commis l'affectent peu. L'autre jour, le shérif remarquait que le prisonnier n'avait pas son sourire habituel, et lui demanda ce qu'il avait. Mann répondit : "On ne me donne pas assez à manger, je meurs de faim." Et cependant, on lui sert la pleine ration des prisonniers que beaucoup considèrent trop bonne pour cet être malfaisant. Vu les tentatives faites pour lyncher l'assassin, une double garde a été placée dans les corridors.

Un médecin étonné.—Un mourant recouvre la santé par le conseil d'un pauvre Allemand.—Il y a quelque temps un médecin, le docteur G..., bien connu, avait à soigner un cas de rhumatisme chez une personne âgée de 40 ans, et après avoir prescrit différents remèdes la maladie s'aggrava, au point qu'il n'y avait plus d'espoir. Le médecin alors abandonna son malade. Un voisin, un pauvre ouvrier, alla voir le malade et comme il avait entendu parler de l'Huile de St. Jacob, lui conseilla, certain, disait-il, qu'il guérirait. La première application soulagea le malade et ayant réitéré l'application il sentit les douleurs l'abandonner et depuis il est complètement guéri. Quelque temps après le médecin passa et croyant voir un cadavre fut très surpris de trouver un homme en pleine santé.—*Echange.*

DE TOUT UN PEU

La cathédrale d'Anvers est l'un des plus beaux édifices de l'Europe. Elle a 500 pieds de longueur et 240 de largeur. Sa flèche est la plus élevée de toutes les églises.

La production de la soie se divise, paraît-il, dans les proportions suivantes entre les différents pays : l'Italie, 37 pour cent ; la Chine, 36 ; la France, 8 ; le Bengale, 7 ; le Japon, 6 ; l'Espagne, 2 ; la Perse, 1.

Un billet de Guibollard :
"Mon cher garçon.—Je t'envoie six perdrix par ta tante et ta cousine, que tu mettras tout de suite à la broche, attendu que je les ai tuées il y a quatre jours, ainsi qu'elles te le diront."

Voici une statistique intéressante concernant le clergé catholique de la Grande-Bretagne et de ses colonies. L'Angleterre et le pays de Galles comprend, à l'heure qu'il est, 17 archevêques et évêques en fonctions, et 4 en retraite.

La production du sucre de betteraves, pour l'année dernière, a été de 1,920,000 tonneaux, divisés comme suit d'après les divers pays : l'Allemagne, 675,000 ; l'Autriche, 450,000 ; la France, 410,000 ; la Pologne russe, 275,000. C'est une augmentation de 137,500 sur l'année précédente.

Il n'existe aujourd'hui aux Etats-Unis pas moins de 125 journaux et revues périodiques rédigés par des nègres et destinés à la population noire. Ces journaux viennent de se constituer en syndicat, et leurs délégués, tous nègres pur sang, se sont réunis à Washington pour fonder la "National colored Press Association ;" ils n'admettent parmi eux aucun blanc ni même de maître.

Tout le monde connaît le sarrasin (surtout pendant le carême) ; mais tout le monde ne sait pas depuis quand cette céréale a été utilisée par le monde civilisé.

La plante en question fut découverte par le sieur Sarrasin, un Canadien qui, d'après Charlevoix "était correspondant de l'académie, médecin du Roi, habile dans la médecine, l'anatomie, la chirurgie et la botanique, et un membre distingué du Conseil Supérieur de Québec."

Le nombre des prêtres s'est élevé cette année de 2,036 à 2,112 ; il existe 1,190 lieux consacrés à la prière (églises, chapelles, stations), où la messe se dit presque journellement.

L'Ecosse compte 6 archevêques et évêques ; il s'y trouve 306 prêtres et 295 églises, ce qui indique une augmentation sur l'année précédente de 11 prêtres et de 9 lieux consacrés à la prière.

L'Irlande compte 4 archevêques et 24 évêchés. Les colonies et leurs dépendances possèdent 7 archevêchés, 39 évêchés, 35 vicariats et 9 préfectures apostoliques.

On a découvert qu'un facteur de la poste de New-York, attaché à la station L, mais dont on refuse de divulguer le nom avant son arrestation, avait pris l'habitude, pour s'éviter la peine de distribuer les lettres, de les jeter dans un cabinet dépendant du débit de liqueurs de Patrick Maher, coin de la troisième avenue et de la cent dix-huitième rue. C'est le hasard qui a fait découvrir la cachette, et l'on n'en a pas retiré moins de 600 lettres ou cartes-poste. Le plus singulier, c'est qu'une des lettres était adressée à Maher lui-même. Comme le facteur avait à passer devant sa bar pour aller au cabinet il ne lui en aurait pas plus coté de remettre cette lettre au destinataire que d'aller la jeter dans le tas avec les autres.

Le divorce... en musique !—Le tribunal civil de Vienne (Autriche), vient de prononcer le divorce entre le compositeur Johann Strauss et sa femme, Angelica Strauss. On annonce que cette dernière profitera de la liberté qu'elle vient de recouvrer pour se marier prochainement avec le directeur du théâtre, An der Wien.

Le *Wiener Tagblatt*, à qui nous empruntons cette nouvelle, ajoute que, de son côté, le compositeur serait disposé lui-même à convoler à de nouvelles noces.

Il a manqué quelques leçons d'harmonie dans ce ménage-là !

En réponse à plusieurs questions qui nous sont faites par nos lecteurs relativement aux qualités de l'Huile de St. Jacob, ce grand remède allemand, nous devons leur dire qu'ils peuvent se le procurer chez tous les droguistes ou chez les épiciers, et si par hasard il leur en manquait, il est facile de se le procurer en quelques jours. Avec ce remède vous êtes certains de guérir tous les cas de rhumatisme.

Le développement intellectuel du Japon prend des proportions étonnantes. La poste japonaise a transporté, dans le cours du dernier exercice, plus de quatre-vingt-trois millions de livres, journaux et lettres. C'est une augmentation de moitié depuis trois ans. Le nombre des bureaux de poste est de 4,819. Bientôt le Japon sera presque complètement européanisé.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirap Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Décès

En cette ville, le 22 courant, dame Marie-Luce Loisele, épouse de M. Louis Dubeault.

LES ECHECS

Montréal, 25 janvier 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

SOLUTIONS JUSTES :

No. 340. — MM. E. Legault, Ottawa ; N. P. Sorel ; H. Lupien, J. Maurien, L. Dargis, M. Lafrenale P. Fabien, Montréal ; V. Gagnon, O. Pigeon, S. Tudeu, Québec ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; N. H. Guérin, Pointe-Lévis ; H. Bégin, Ottawa ; F. Gingras, Trois-Rivières ; L. O. P., Sherbrooke.

PETITES NOUVELLES.

—M. Steinitz continue à remporter des succès dans les principales villes des Etats-Unis.

—Nous empruntons ce qui suit à la *Vie Moderne* du 30 décembre dernier :

TOURNOI NATIONAL DES ECHECS DE FRANCE. — Le Cercle des Echecs de Paris nous donne communication du programme suivant :

« Les amateurs français et étrangers résidant en France, depuis au moins trois ans, qui voudront prendre part à ce tournoi, devront se faire inscrire au plus tard le 25 janvier, avant 6 heures du soir, et auront à verser une entrée de 60 francs. Les inscriptions seront reçues par M. le comte de Tamivier, secrétaire du Cercle. Le tirage au sort aura lieu le jour de la clôture des inscriptions, à 6 heures du soir, et le tournoi commencera le lundi, 29 janvier. Le règlement du tournoi national de 1880 sera remis en vigueur.

« Le premier prix consiste en un Vase de Sèvres, objet d'art offert par le Président de la République, et dans la moitié des entrées.

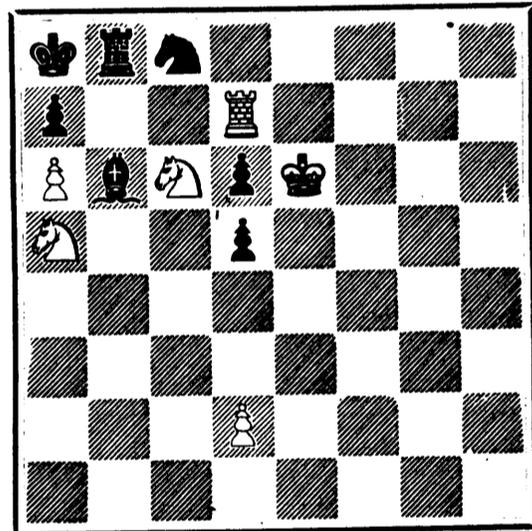
« Le second prix consiste également en un Vase de Sèvres, offert par le Président de la République et dans le quart des entrées.

« Le troisième prix consiste dans le dernier quart des entrées. »

PROBLEME No. 341.

Composé par M. CLARK.

NOIRS.—7 pièces.



BLANCS.—6 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION.—No. 340.

Blancs.	Noirs.
1 F 4e R	1 R pr. C
2 P fait C. mat.	Si : 1 T pr. P, échec
2 C 4e F D, mat.	Si : 1 T pr. C
2 D 8e TR, mat.	

La Consommation guérie.—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorge et autres maladies des poumons ; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, franc de port, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. NOYES, 148, Power's Block, Rochester

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGale, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

VARIÉTÉS

Un jeune homme, pauvrement mis se présente chez D...

—Que désirez-vous, mon ami? lui demande D...

—Je viens pour mes étrennes.

—Vos étrennes... Mais qui êtes-vous?

—Je suis le petit clerc de l'huissier qui vous a saisi l'autre jour.

Le petit Jacques est auprès du lit de sa grand'mère malade.

—Ah! mon pauvre enfant, dit la grand'maman, je suis bien malade! Je crois que je vais mourir.

—Que veux-tu? bonne maman, répondit simplement le petit Jacques, c'est que le bon Dieu a besoin d'un vieux ange.

Un ivrogne rentre chez lui et gagne son lit en titubant.

Sa femme le déshabille et l'aide à se coucher.

—As-tu encore besoin de quelque chose? lui demande-t-elle doucement.

—Non, pas pour le moment; mais tu me réveilleras quand j'aurai soif.

Sommaire du "Monde Illustré" du 6 janvier

TEXTE: Courrier de Paris, par Pierre Véron.— Nos gravures: M. Gambetta. — Bayadère, tableau de M. Courtois. — Les fouilles de Saunay (Vienna). — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Théâtres, par André Monselet. — Chronique musicale, par A. de Lasalle. — Le Monde financier. — Récréations. — Solutions de Rébus.

GRAVURES: Portrait de M. Gambetta. — La maison où est mort M. Gambetta. — La chambre. — Bayadère, tableau de M. G. Courtois. — Ruines et fouilles de Saunay, près de Poitiers. — Dessin de Mars. — 1883. — M. Gambetta sur son lit de mort.

Abonnement pour le Canada: l'an, \$5.40; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Fournier-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

JEU DE DAMES

Adressez les communications concernant ce département à J.-E. Tourangeau, 14, Avenue Guy, Montréal.

Solutions justes du problème canadien.

Montréal: J. Paradis, T. Amelin, V. B. Pleau et Firmin Glodu.

Québec: J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis: J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

Portneuf: Michel Thibault et J.-B. Labranche.

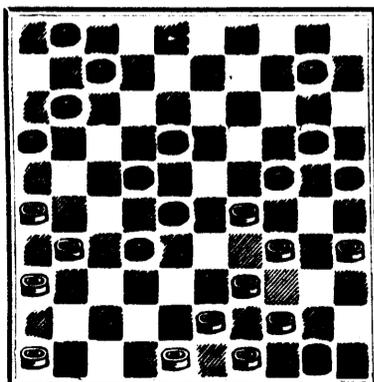
Rimouski: V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau et Narcisse Trudel.

PARTIE FRANÇAISE

PROBLÈME No 2

Composé par un amateur Hollandais

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 1

Blancs—38 33, 22 18, 17 11, 33 29, 43 38, 37 48, 27 22, 48 42, 30 25, 35 4 et gagnent.

L'HUILE ST-JACOB



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME,

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Médecines.

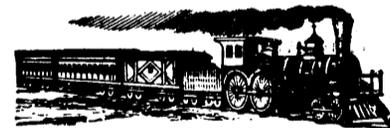
A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables



Chemin de Fer Intercolonial

1882—Arrangements d'Hiver—1883

A partir du 4 Décembre 1882, les trains express directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit:

Table with 2 columns: Destination and Time. Includes routes to Pointe Lévis, Trois-Pistoles, Rimouski, Campbellton, Dalhousie, Bathurst, New-Castle, Monoton, and Saint-Jean.

Ces trains viennent en connexion à la Jonction de la Chaudière avec le Grand Tronc, partant de Montréal à 10 heures p. m.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les trains partant de Halifax à 2.45 p. m., et Saint-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6.05 a. m., et qui correspondent à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc, à 9.20 p. m., passant la journée du dimanche à Campbellton.

Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax, et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à Saint-Jean.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passages, taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON, Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant en chef, Moncton, N.-B., 28 Nov. 1882.

Apprenti demandé

Un jeune homme respectable sachant l'anglais est demandé pour apprendre l'art de la gravure de vignette.

S'adresser à G. B. BURLAND, gérant. BRITISH AMERICAN BANK NOTE CO. Rue St. Jean, Montréal.

BULLETIN MENSUEL

Bureau de Poste de Montréal

JANVIER 1883

Table of train schedules with columns for destination (Ontario, Québec, etc.), departure times, and arrival times.

(A) Sacs pour Char Palais ouverts jusqu'à 8.45 heures a.m. et 9.15 p.m. (B) Sacs pour Char Postal ouverts jusqu'à 9.00 heures p.m.

LORGE & CIE.

21, RUE SAINT-LAURENT

Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Océans, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Anniversaire. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Anniversaire de Pastels, 50c. Adresse: STUBBS & BROS., boîte 22, Northford St.

BREVETS

Nous continuons à agir comme agents pour l'enregistrement des brevets, caveats, marques de commerce, droits d'auteurs, etc., pour les États-Unis, le Canada, l'Angleterre, la France, l'Allemagne et autres pays. Nous comptons 36 ans d'expérience.

L'examen des modèles ou des dessins, etc. Avis par poste, gratuit.

Le Scientific American mentionne les brevets que nous avons obtenus. Ce journal fait autorité. Sa circulation est très grande. Le privilège d'être cité dans ses colonnes est très apprécié par les inventeurs.

Ce grand journal illustré est publié toutes les semaines et ne coûte que \$3.50 pour l'abonnement d'un an. Cette feuille est complètement dévouée aux sciences, aux inventions et à la mécanique. Ce genre de journal ne se publie dans aucun autre pays.

Il est en vente chez tous les marchands de journaux. Le numéro se vend 10 centins, expédié franco.

Brochures concernant les brevets sont adressées franco.

S'adresser à MM. MUNN & CIE., éditeurs du Scientific American, 261, Broadway, New-York.

Mousseau, Archambault & Lafontaine,

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND)

MONTRÉAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Pro-Gén. P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre:

- 12 presses à vapeur. 1 machine patenée à vernir les étiquettes. 1 machine électrique à vapeur. 4 machines à photographie. 2 machines à gravure photographique. 2 machines à enveloppe.

Aussi: Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soin et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND, Gérant.